VOLUME III. WINNIPEG, MARDI, 27 Juillet 1915 NUMERO 11

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

LA LIBERTÉ

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

Impr. . publié par la "WEST CANADA PUB. CO. LTD."
619 Ave. McDermot
Téléphones - - Garry 4264-4265

A QUAND?

La victoire des prohibitionnistes dans l'Alberta a dépassé tout ce qu'escomptaient leurs plus enthousiastes partisans. Non seulement ont-ils remporté la victoire, mais ils l'ont de façon telle que d'ici longtemps l'on n'entendra plus parler du retour de la buvette. A moins naturellement qu'une maladministration ou plutôt une non application de la loi des licences donne naissance à de tels abus, à un tel commerce clandestin d'alcool, que les honnêtes gens préfèrent comme un moindre mal le retour à la buvette, au régime pourtant si ruineux et désastreux d'aujourd'hui. Ce résultat est peu probable en face du verdict rendu par les électeurs de l'Alberta. Il emporte avec lui une force telle que les législateurs comprendront aisément que ce serait une folie criminelle et un suicide politique que de ne pas appliquer dans toute sa rigueur la loi des licences et de frustrer de leurs légitimes résultats les longs et persévérants efforts des prohibitionnistes.

Les buvetiers de l'Alberta auront quelques mois pour mettre ordre à leurs affaires, car la nouvelle loi n'entrera en vigueur que le 1er juillet 1916. Ce jour-là l'Alberta aura l'immense joie et soulagement de voir supprimer 320 permis de vente de liqueurs dans les bars, les clubs et les maisons de gros. C'est à nous faire crever d'envie. On ne pourra en Alberta se procurer de la boisson que pour des raisons médecinales, scientifiques ou d'exercice de culte. Et encore devra-t-on alors se la procurer de dispensaires contrôlés directement par le gouvernement. A bon droit la nouvelle loi des licences n'accorde aucune compensation aux détenteurs actuels des permis de vente de boissons enivrantes. On s'est bien gardé de commettre en Alberta l'erreur commise dans Québec et qu'on a tenté l'an dernier d'imposer au Manitoba, à savoir que le buvetier, vendeur d'un breuvage que les sommités du monde médical s'accordent à déclarer un poison, a des droits acquis et qu'on lui doit une compensation parce que l'état lui enlève le pouvoir de continuer à ruiner physiquement et moralement, non seulement en eux mais encore dans les générations à venir, une partie de ses concitoyens.

La Saskatchewan est depuis quelques semaines déjà libre du fléau de l'alcool. Le 1er juillet 1916 l'Alberta en aura fini avec ce monstre. A quand le tour de notre province? Il y a longtemps qu'on y prêche la prohibition. Grâce à l'insincérité proverbiale des politiciens et au pouvoir longtemps suprême, des buvetiers aux périodes électorales, toutes les réformes promises sous la pression des meilleurs éléments ont été ajournées et n'ont jamais abouti. C'est à peine si l'on a obtenu à l'avènement du nouveau gouvernement la suppression d'un certain nombre de buvettes. A moins que les événements prennent une tournure toute différente de celle qu'ils ont à l'heure actuelle, on peut en toute certitude affirmer que nous aurons avant douze mois un régime à peu près prohibitionniste. Quel que soit le parti porté au pouvoir par l'élection actuelle, il n'osera manquer à sa promesse. Le courant est trop violent, il est trop puissamment lancé par l'exemple des deux provinces voisines, il faudra absolument y entrer et suivre. Qui s'y refuserait se creuserait du coup sa fosse politique.

A bientôt adieu messieurs les buvetiers! Nous saluerons avec une immense joie votre disparition de notre monde. Et soyez assurés que votre départ pour l'oubli, — éternel, nous le souhaitons — sera accompagné des bénédictions de tous les enfants dont vous avez ruiné le foyer, de toutes les mères de famille auxquelles vous avez enlevé l'affection de leur époux et l'amour de leurs enfants.

A bientôt adieu messieurs les buvetiers. Et puissions-nous ne plus jamais vous revoir. C'est le souhait que nous formulons tous et du fond du coeur.

AUX FRUITS, JUGEZ L'ARBRE

Un coup d'oeil sur les listes des condamnations prononcées aux dernières et aux avant-dernières sessions des assises criminelles, non seulement au Manitoba, mais encore dans les autres provinces, suffit pour noter que la majorité des condamnés, la grande majorité, portent des noms étrangers, sont des individus nés en dehors du Canada. La même constatation se dégage d'une étude même sommaire du rapport du gouvernement fédéral sur les péniteneiers. La proportion entre le nombre de citoyens nés en dehors du Canada et celui de ceux trouvés coupables d'offense criminelle aux assises est tout à fait anormale. Le chiffre des criminels devrait être huit et dix fois moindre .

A quoi donc attribuer cela? Est-ce dire que la population étrangère est mauvaise, qu'elle est, sous le rapport moral, inférieure à la population née au pays? Le dire serait exagérer et errer. Tous ceux qui ont été mêlés aux étrangers venus en notre pays, qui ont pris contact avec eux, s'accordent à reconnaître que ce sont de bons citoyens. D'où vient donc alors qu'ils fournissent une si forte proportion des criminels qui comparaissent devant nos tribunaux? Plusieurs aumôniers des différents péniteneiers ont donné dans leurs rapports la réponse à cette question. C'est qu'on ne choisit pas assez l'immigration qui vient au Canada. Sans doute la masse des immigrants est saine et respectueuse des lois. Mais comme il n'est exigé de l'immigrant aucun casier judiciaire c'est chose facile pour le criminel européen en rupture de ban avec la justice de son pays que de se faufiler au Canada et d'y poursuivre sa carrière de crimes. Nous avons souvenance d'un cas vraiment typique. Un Italien d'une trentaine d'années avait été trouvé coupable d'homicide involontaire à Montréal. Il implorait la clémence du tribunal. Avant de prononcer la sentence, le juge fit faire une enquête sur les antécédents judiciaires du coupable. Il fut établi qu'il avait déjà été condamné pour meurtre dans son pays et qu'antérieurement à cela il y avait subi plusieurs condamnations pour voies de fait et différents vols. Et cet individu avait été admis au Canada!

N'est-on pas en droit de blâmer une loi d'immigration qui permet l'entrée au Canada de pareils individus? Car il n'en serait point ainsi si nous avions une loi d'immigration qui tiendrait compte de la valeur morale de l'individu et qui s'occuperait de savoir si à son départ l'immigrant n'était pas dans son pays un gibier de potence, un individu ayant la police à ses trousses. Jusqu'ici l'on s'est contenté d'exiger d'un individu qu'il eut les reins solides et le gousset garni de deux ou trois dizaines de dollars.

Et aussi quels fruits un pareil arbre a donné! Les tribunaux des cours d'assises sont là pour nous l'apprendre.

UN AUTRE TEMOIGNAGE

Par un égoïsme qui se comprend et s'entend si on sait un peu son histoire, certain allié de la France a été porté, non pas dans ses classes intellectuelles et éclairées, mais dans la foule ignorante et obscure conduite par les journaux à sensation, à diminuer, à restreindre, même à s'accaparer le rôle héroïque de notre ancienne mère patrie. Déjà, en Angleterre, de grands journaux, tels le **Times**, avaient rappelé à leurs lecteurs la grande vérité, à savoir que la France menait la bataille avec un héroïsme et un courage inconnus jusqu'ici dans l'histoire. Au Canada cette vérité a été plus lente à se faire jour. Néanmoins elle nous pénètre, plustôt elle pénètre nos concitoyens, peu à peu. On n'en saurait trouver de meilleur exemple que le récent article récemment consacré par l'**Evening Journal** d'Ottawa à l'incomparable vaillance française.

"La France veut aller jusqu'au succès final. La tâche sera assurément difficile, et pourra être fort longue, mais nous l'accomplirons jusqu'au bout. Nous avons une armée héroïque, des chefs capables et la nation garde une patience et une confiance que rien ne saura ébranler."

"C'est ainsi que parlait, la semaine dernière, à la Chambre des députés, Monsieur Viviani, Président du Conseil des Ministres. Déjà, peu après la déclaration de la guerre, un homme d'Etat français avait dit que si l'Allemagne a perdu son âme, la France a retrouvé la sienne. En effet, si toutes les nations engagées dans la lutte font preuve d'une superbe vaillance, y en a-t-il une seule qui, au milieu des plus rudes épreuves, se soit élevée jusqu'au sommet de l'héroïsme comme l'armée et le peuple français?

"Chez eux, le fléau de la guerre se fit sentir avec une violence que nous n'éprouverons jamais, grâce à la position géographique de notre pays.

"Comme l'a fait remarquer récemment un journaliste anglais, "la France se maintient dans le conflit sans se nourrir de la moindre illusion, ni d'aucune préoccupation de gloire ni d'aventures romanesques."

"Dès les premiers jours de septembre, elle a laissé tomber les beaux rêves, et pourtant son âme est restée aussi ferme et aussi inébranlable que si elle était soulevée par le ferment de toutes les illusions de l'Allemagne.

"Voilà onze mois que, surprise en pleine réorganisation de ses forces et en somme, pauvrement amunitionnée, elle s'est mise en mesure de contenir la pression de l'avalanche germanique.

"Elle a vu ses plus belles provinces devenir la proie de l'envahisseur; elle a vu femmes et enfants livrés aux passions et à la brutalité de la soldatesque; elle a vu couler de toutes ses veines et goutte à goutte le meilleur sang de la nation.

"Et pourtant aujourd'hui, parfaitement une, la France est fièrement debout, magnifique de courage et de confiance.

"Il est bien possible que tous les membres de l'Empire Britannique ne se fassent pas une idée adequate de ce qu'ils doivent à la France, de ce qu'ils doivent à cette mince ligne de front de bataille qui de jour en jour, de semaine en semaine s'est consolidée et qui pendant onze longs et terribles mois a tenu en échec les hordes germaniques nous permettant de former notre armée et de venir à son secours.

"Espérons que le temps est venu où nous pouvons prendre sur nos épaules une plus grande part du fardeau militaire. Ainsi, après la guerre, quand les drapeaux auront repris leurs plis de paix, quand la paix elle-même aura rendu un peu de sécurité au monde, nous pourrons être fiers de l'insigne privilège d'avoir pu combattre côte à côte pour ces fins glorieuses, avec une nation aussi courageuse et aussi dévouée que la France moderne."

QU'EN PENSES-TU, KNOX?

Petit incident significatif et que le nommé Knox Magee, du **Winnipeg Saturday Post**, va s'empresser de signaler à ses lecteurs. Samedi soir, le 17 juillet dernier, trois officiers canadiens-anglais du 60ème de Montréal haranguaient au coin des rues du Parc et Laurier une foule de langue anglaise. Voici en quels termes ils dénonçaient la prétendue apathie des Canadiens-français à laquelle Knox Magee et ses pareils ont opposé l'enthousiasme des Anglo-canadiens à courir sous les drapeaux.

"Les Canadiens-français ont fait plus que nous ,proportionnellement, s'écriait l'un d'eux, et cependant, tous les jours, je rencontre des gens qui disent: Pourquoi les Canadiens-français ne s'enrôlent-ils pas? La vérité, c'est que les Canadiens-français n'ont pas fait assez, mais que nous, de langue anglaise, nous avons fait moins encore."

Ne trouvant point la douche assez forte, un de ses compagnons reprenait:

"Je vous le dis comme Canadien de langue anglaise: **Nous n'avons pas fait autant que les Canadiens de langue française.** Et pourtant la France ne les appelle pas eux! tandis que l'Angleterre nous appelle..."

A DROITE ET A GAUCHE

Le système des dispensaires semble donner d'excellents résultats en Saskatchewan. Selon M. J.-F. Boyle, le surintendant général des dispensaires, il ne s'est vendu depuis le 1er juillet qu'un vingtième de la boisson qui se vendait auparavant dans la province.

• • •

Le pasteur Morden, d'Ottawa, vient d'accomplir un acte de courage qui lui vaudra de voir son nom inscrit en lettres d'or dans les annales des orangistes d'Ontario. Pérorant le 11 juillet devant quelques centaines d'Orangistes, il a lancé par terre et frénétiquement piétiné un drapeau de la marine anglaise où il avait découvert un emblême ressemblant vaguement à une couronne papale. "Ce n'est pas un drapeau anglais", s'écria-t-il. L'auditoire applaudit vigoureusement ce haut fait de son ministère de l'évangile.

Dites après cela que les pasteurs ne savent pas se bien comporter dans le temple.

• • •

Et ce M. Battley, inspecteur de la moralité provinciale (!!!), qui avait affirmé aux journalistes qu'on ne jouerait plus au baseball le dimanche à Saint-Boniface après le 11 juillet, il doit trouver que sa prophétie tarde à se réaliser.

• • •

La dernière des orangistes de Norwood. C'est pour ne pas donner le mauvais exemple aux étrangers qui viennent au Canada qu'ils s'opposent au baseball le dimanche. Quels prudes.

• • •

La **Tribune** prétend que le but de la loi du dimanche est de supprimer tout commercialisme le dimanche. Pour cette raison elle s'oppose au baseball. Voudra-t-elle alors nous dire la différence existant entre le joueur de balle qui joue le dimanche et le chauffeur qui, moyennant un salaire, conduit l'auto de son patron le dimanche. Pourquoi le premier est-il du commercialisme et le second ne l'est-il pas?

• • •

Le major Thomas, expert en moteurs pour le compte du gouvernement fédéral, déclare qu'on a payé $55 pour des bicycles valant à peine $32.

LA GREVE DES MINEURS GALLOIS

(Le **Devoir**)

La grève des mineurs de charbon a déchiré avec une brutale ironie le bandeau d'illusion que le ministère "national" s'était efforcé de mettre sur les yeux des alliés de l'Angleterre et des habitants des colonies. De l'aveu de tous cette crise est la plus grave qui se soit produite en Angleterre depuis que la guerre est déclarée. L'arrêt de la production du combustible est plus désastreux encore que la rareté des munitions. Il paralyse la fabrication de tout ce qui est nécessaire à l'action militaire. S'il s'était prolongé de quelques semaines, il aurait livré à la mort ou au désarmement les régiments anglais et coloniaux dans les tranchées; il aurait réduit à l'impuissance la flotte, cette suprême défense de la Grande-Bretagne.

En un mot, c'était la trahison, aussi palpable, aussi caractérisée, que si les marins et les soldats avaient désarmé devant l'ennemi et livré les canons et les navires anglais. Cette trahison, les ouvriers gallois avaient décidé de la consommer froidement, après mûre délibération, en dépit des avertissements solennels des autorités civiles et militaires. Leur manoeuvre tombait directement sous le coup des lois nouvelles qui assimilent aux opérations de guerre la production de tout ce qui est nécessaire à l'armée et à la flotte. Ils le savaient et ils ont passé outre. Ils se sont moqué des lois civiles et militaires; ils ont défié toute autorité — et déjà la presse annonçait que le gouvernement, impuissant, n'oserait pas mettre à exécution les lois répressives dont il affirmait, il y a huit jours à peine, l'entière efficacité pour assurer la défense du royaume.

Le ministre du Commerce, M. Runciman, très populaire dans les classes laborieuses, avait vainement tenté de pacifier les grévistes. Le gouvernement s'est décidé à leur envoyer comme ambassadeur le champion du prolétariat britannique, l'idole du peuple gallois. M. Lloyd George a obtenu la cessation de la grève; mais à quel prix? Il semble avoir concédé aux mineurs toutes leurs exigences. C'est un encouragement qui pourrait susciter de nouvelles grèves. Chose certaine, si le prestige personnel de M. Lloyd George a monté d'un nouveau cran, l'autorité du gouvernement n'en a pas moins subi un coup formidable. Notez bien que je dis le **gouvernement,** pas seulement le ministère. . Les ouvriers anglais resteront convaincus que la loi est pratiquement lettre morte, l'autorité de l'Etat nulle, la volonté des ministres impuissante.

• • •

Le gouvernement a-t-il eu tort de ne pas sévir contre les grévistes? On hésitera à l'affirmer, même si les concessions qu'il a faites sont jugées excessives.

Assigner devant les tribunaux cent cinquante mille délinquants, c'est besogne assez compliquée. Et puis, ces poursuites auraient été tentées au nom et sous l'autorité du procureur-général, sir Edward Carson. Entend-on d'ici la réponse toute prête de chacun des prévenus: "On nous accuse de sédition et d'incivisme; on nous reproche de trahir la patrie. De quoi étiez-vous coupable, vous, monsieur le Procureur du Roi, quand vous achetiez à l'Allemagne des armes et des munitions de contrebande? Quelle peine avez-vous subie pour avoir fomenté la révolte des mois durant et soulevé toute une province du Royaume contre l'autorité du Roi et du parlement? Quelques jours avant l'agression de l'Allemagne, vous dîniez en tête-à-tête avec le Kaiser. Votre trahison vous a conduit aux honneurs, pourquoi la nôtre mènerait-elle au bagne?"

A défaut de ce plaidoyer, qui n'aurait pas manqué de piquant, les ouvriers en ont fait un autre devant le tribunal de l'opinion publique. Les propriétaires de mines, disent-ils, profitent de la guerre pour amasser des profits exorbitants. Sous prétexte de répondre aux exigences de la défense nationale, ils activent la production à outrance et accumulent des réserves de charbon afin d'amener, après la guerre, un brusque abaissement des prix et, par suite, des salaires. C'est contre ce danger que nous voulons nous précautionner. Chacun pour soi.

Les ouvriers des fabriques de munitions ont donné des raisons analogues pour justifier le chômage volontaire et la limitation systématique de la production. Seulement, pour les armes et les munitions, il semble que les chefs d'industrie et les ouvriers sont d'accord pour restreindre la production et forcer la hausse des prix: ils ne se querellent que sur le **quantum** de leurs profits respectifs.

Les ministres, M. Lloyd George en particulier, ont donné aux fabricants des avertissements plus discrets mais non moins explicites que ceux qu'ils ont prodigués aux ouvriers. Ces avertissements étaient-ils toujours sincères? Ont-ils été suivis d'action efficace?

• • •

En dépit de la discrétion habituelle des hommes d'Etat britanniques et de la vigilance de la censure, certains indices révélateurs laissent planer des doutes inquiétants.

On n'a pas oublié les déclarations de M. MacNicoll, vice-président de la **Canadian General Electric Co.**, publiées dans le **Star,** de Toronto, et signalées dans le **Devoir** du 1er juillet.

Dès le mois de septembre, M. MacNicoll aurait proposé au **War Office** de transformer ses usines en fabriques d'obus, de canons et de sous-marins. Les lords de la guerre l'ont dédaigneusement remercié de son zèle intempestif.

Ceci se passait, il est vrai, au début de la guerre. Mais neuf mois plus tard, un fait analogue se produisait. Dans les premiers jours de juin, M. Butler a offert au **War Office** de lui livrer, à trois mois d'avis, de deux à cinq millions d'obus et de lui assurer pour la suite une production constante de quatre cent mille obus par mois. Les autorités britanniques ont également décliné cette offre.

M. Butler n'hésite pas à dire que cette persistance à laisser massacrer les soldats anglais et coloniaux, faute de munitions, tient au désir du gouvernement de ne pas déplaire à la maison de banque Morgan, de New-York, qui détient un monopole virtuel des commandes de guerre de l'Angleterre en Amérique.

Comme sir Thomas Shaughnessy, M. Butler estime que le Canada pourrait, si les autorités britanniques et la maison Morgan y prêtaient la main, quintupler sa production d'armes et de munitions.

La censure anglaise a interdit la transmission par câble de l'interview de M. Butler. Elle est venue à petite vitesse. Elle n'a vu le jour que dans la **Gazette** du 28 juin. Dans le même journal, le colonel Carrick, rappelé au Canada pour stimuler l'enrôlement, avouait que les officiers supérieurs de l'armée anglaise s'étaient plaints du manque de munitions. Mais, ajoutait-il, grâce aux efforts de Lloyd George, cette lacune sera bientôt réparée.

Ce n'est pas si sûr que cela.

Deux jours plus tard, M. Will Crooks, député de Woolwich, déclarait à un rédacteur du **Daily Chronicle** que les ateliers militaires de cette ville, placés sous l'autorité immédiate du **War Office,** pourraient facilement donner un rendement plus élevé d'un tiers. Ici, ajoutait-il, les ouvriers ne sont pas en faute: ils ne demandent qu'à travailler davantage; c'est le gouvernement, ou plutôt le **War Office,** qui limite la production. On trouvera un résumé de cette interview dans la **Gazette** du 30 juin.

Un écrivain français bien renseigné, M. Edmond Théry, a virtuellement accusé le gouvernement anglais, dans l'**Economiste européen,** de n'avoir pas activé la production des armes et des munitions afin de laisser l'industrie alimenter le commerce britannique et par suite la prospérité matérielle du royaume.

• • •

En somme, ce qui semble le plus clair, c'est que capitalistes et ouvriers anglais ont le droit de s'accuser mutuellement de sacrifier la vie des soldats, le salut de la nation et l'intérêt de ses alliés au seul désir d'accroître leurs profits. Et le gouvernement paraît aussi impuissant que peu empressé à refréner la cupidité des uns et l'égoïsme des autres. Le veut-il même sérieusement?

Depuis plus d'un quart de siècle, les partis, en Angleterre, n'ont guère eu d'autre occupation que de flatter tour à tour la domination cupide des ploutocrates et les appétits matériels de la foule. La plupart des hommes politiques sont esclaves, les uns de leurs associations financières, les autres des factions démagogiques auxquelles ils ont promis les dépouilles des riches.

Il y a quinze ans, lord Charles Beresford portait sur son pays ce terrible jugement:

"La société anglaise est rongée "par le chancre de l'argent. De la "racine au sommet l'arbre est "pourri.

"Le vieux régime de la suprématie et de l'infaillibilité royales avait une qualité: c'était la "protection qu'il étendait, par "droit de naissance, à l'esprit de "chevalerie, de virilité et de pureté. Tout souillé qu'il fût par "beaucoup de crimes, l'idéal était "toujours là et chaque génération lui apportait un tribut nouveau. Mais que dire du nouvel "ordre qui s'appuie sur la richesse, de la cupidité de l'or qui en "est le produit, du courant qui "entraîne ceux qui, par leur naissance et leur éducation, devraient être les plus fermes "protecteurs de la race à tout abandonner et à se réfugier eux-mêmes dans le sanctuaire du "dieu de l'or?

"C'est là le danger qui guette "la race anglo-saxonne." (1)

Vers le même temps, Brunetière, dans une étude fort sympathique publiée en Angleterre, disait que le crime social du peuple anglais, c'était d'avoir abaissé l'idéal de l'humanité et répandant dans le monde le culte de l'or et l'amour du confort physique.

Or, depuis quinze ans, ce matérialisme vécu, fatal au patriotisme, n'a fait que croître en Angleterre. Rien d'étonnant que ses classes riches et son prolétariat répugnent également aux sacrifices nécessaires pour assurer le salut de la nation.

Voici ce que j'ai entendu de mes oreilles, dans une réunion publique, en plein coeur de Londres, un mois à peine avant la déclaration de guerre. Un orateur populaire dénonçait le budget de guerre et l'accroissement de la flotte. "Qu'avons-nous besoin d'une marine de guerre?" s'écriait-il — "Pour nous protéger contre l'Allemagne", répliqua un auditeur. — "Pourquoi nous protéger contre l'Allemagne? Serions-nous plus mal si nous étions allemands? Les ouvriers allemands sont mieux traités que nous. Nous perdrions notre roi et notre parlement, me direz-vous. En serions-nous plus mal? D'abord Georges V est aux trois-quarts allemand. Si nous n'avions qu'un roi allemand à Berlin, pour les deux pays, cela nous coûterait moins cher que d'entretenir un second roi allemand à Buckingham Palace." Ce fut le passage le plus applaudi de sa harangue. L'interrupteur fut couvert de huées, traité de "capitaliste" et de "millionnaire". Une couple de policemen écoutaient, placides et bénévoles. L'un d'eux semblait même opiner du bonnet.

Ces faits et ces indices, et bien d'autres du même genre, m'empêchent de me scandaliser quand je vois si peu de Canadiens, anglais ou français, répondre à l'appel enflammés de sergents-recruteurs, les Ballantyne, les Maréchal, les O'Donohue, et toute la bande des écrivains "patriotes", qui hurlent en choeur — tout en restant bien tranquilles à faire mijoter leur pot-à-feu: — "Enrôlez-vous, notre mère l'Angleterre vous appelle!"

Henri Bourassa.

(1) **North American Review,** décembre 1900.

UN PETIT BELGE

M. Paul Flat nous rapporte ces émouvantes impressions d'une dame, au cours d'une visite à l'un des hôpitaux militaires de la Côte d'Azur.

Après un bref arrêt devant certains lits, où la gravité d'état de leurs occupants m'interdit toute conversation, me voici devant un jeune Belge, un enfant de dix-huit ou dix-neuf ans, à la figure sérieuse et grave, dont les contractions, difficilement réprimées, décèlent la continuité des souffrances. Il a eu le bras déchiré par un éclat de shrapnell, et les pansements, difficiles à faire, sont horriblement douloureux. J'observe, au pied du lit, des livres, des images de piété..., et un chapelet enroulé à sa main gauche marque assez qu'il appartient à cette foi catholique, qui est la religion dominante des Flandres.

—Vous souffrez beaucoup, mon enfant, lui dis-je, en le regardant clairement dans les yeux.

—Oh oui, Madame, c'est affreux, surtout quand vient l'heure du pansement!

—Eh bien! puisque vous êtes croyant, il faut offrir vos souffrances à Dieu.

—Oui, Madame... vous avez raison, je les offre à Dieu... **pour mon roi!**

Il y avait je ne sais quoi d'inexprimable dans ces trois dernières syllabes, je ne sais quoi de grave et d'inspiré à la fois...

Après une pause de quelques secondes, mis en confiance, il me dit:

—Le connaissez-vous, mon roi?

—Si je le connais! Serais-je une Parisienne sans cela?

—N'est-ce pas qu'il est beau?

—Oui, mon enfant, il est beau! Déjà il l'était, quand, resplendissant de jeunesse et de bonheur, il descendait en voiture de gala notre avenue des Champs-Elysées pour assister aux fêtes officielles! Mais combien plus aujourd'hui avec le sublime accent que ses glorieuses infortunes ajoutent à sa beauté!

Le visage du jeune blessé rayonnait, et je compris que sur sa blessure j'avais mis un baume salutaire.

LE COIN DES DAMES

RECEMMENT je faisais visite à une amie. Après les échanges de politesse et autres banalités, j'étais invitée à examiner une petite bibliothèque dont elle venait de faire l'acquisition pour le personnel de sa famille. C'était assez complet et pour le goût et pour la morale! Je félicitai la "mère" du tact qu'elle avait apportée dans le choix de ses livres qui seront pour son entourage de précieux amis qui en éclairant l'intelligence réchaufferont le coeur, fortifieront la volonté dans le bien et ennobliront davantage l'âme.

Ce serait à souhaiter de voir semblables livres dans les mains de nos jeunes filles d'aujourd'hui! Autant un mauvais livre est dangereux, autant un bon est utile! C'est un ami qui se trouve près de vous, disait un "Père Dominicain" prêchant une retraite à des jeunes filles. "A toute heure il est là sous votre main", vous pouvez lui demander conseil ou venir causer avec lui. C'est à la fois un écho de nos pensées et une voix qui console.

En sortant de pension "jeune fille", l'éducation n'est pas terminée; elle n'est que commencée. Plus vous avancerez en âge, plus vous comprendrez l'utilité de développer l'intelligence par de bonnes saines lectures. Dans le domaine de l'éloquence et de la piété, n'avons-nous pas des chefs-d'oeuvre de littérature? Ainsi en lisant à propos, vous vous initierez au beau réel et au vrai, autrement c'est s'exposer à fausser les idées et à altérer le bon goût intellectuel.

Malheureusement la tentation est grande pour beaucoup: ces journaux, ces revues, qui ont si bonne mine à l'extérieur, doivent contenir des choses agréables; on se hâte de parcourir ces écrits funestes sans l'assentiment d'une personne de confiance.

C'est là une faute contre toutes les lois de la piété: la conscience délicate ne s'en rend pas coupable! Savez-vous le mal que vous faites? Vous croyez tromper vos parents, vous instruire; vous vous trompez vous-même, vous blessez votre coeur, vous ternissez vos pensées, votre mémoire, par de sottes fictions.

Jamais un roman n'est l'écho du vrai, du beau, malgré les apparences: toutes ces scènes arrangées passionnément sont ni plus ni moins les pièges du vice, qui se revêt de la chevalerie: quand le temps vous aura appris ce que c'est que l'existence vous sourirez de pitié à ces souvenirs de "héros" de romans qui vous arrachent quelquefois des larmes!! Ainsi donc, ayons beaucoup de discernement dans le choix des lectures. Ne lisons pas seulement de bons livres, mais lisons les meilleurs, pouvant nourrir l'âme d'idées justes, soulignant à l'occasion la vertu et flétrissant le vice.

Pour moi, ce que je demande pour mes dernières "récréations", c'est la douceur suprême de ces heures du soir passées tranquilles et sereines derrière un rideau de verdure, non loin d'une petite bibliothèque (dernier goût revisé) et tout près d'une église.

Françoise des Bois.

Somerset, Man.

Monsieur le Rédacteur,

Votre journal toujours bien intéressant captive de plus en plus, ce me semble, les personnes qui s'intéressent un peu à la vie intime et intellectuelle d'un chacun. Ce journal nous initie intimement à la vie de nos amis et de nos connaissances, groupés dans les différentes localités manitobaines. Mais ses chroniques littéraires deviennent de plus en plus intéressantes; ma plume fut-elle plus autorisée, "phegas" m'eût-il donné de son inspiration, qu'avec joie je mêlerais ma faible voix aux concerts vraiment mélodieux que font entendre Françoise des Bois, Odette, Jacqueline des Erables, Gertrude, etc. Je me fais, dans la circonstance, petite Fauvette pour gazouiller bien gentiment à l'oreille de ces dames un gracieux merci pour les douceurs littéraires qu'elles nous font goûter. Revenez encore et vivez longtemps pour faire oublier un peu la monotonie que l'on rencontre parfois sur le chemin .

Etant de passage, permettez-moi, Monsieur le Rédacteur, de souffler un petit mot à d'autres chroniqueurs qui font la correspondance de leur paroisse respective.

MM. de Lourdes, laissez une petite amie vous dire que vous avez été induits en erreur par une nouvelle que le téléphone a dû vous communiquer; les lignes malgré leur perfection de fonctionnement, sont quelquefois défectueuses. Cette fois il y a une petite note tout à fait fausse. Nous lisons: "Un fort vent de l'Est nous apporte une curieuse nouvelle. Trois jeunes gens de Sainte-Agathe auraient l'intention de venir faire un tour ici en vue d'un hymen futur, etc." Il n'y a pas de "jeunes gens" de Sainte-Agathe, que je connaisse, qui projettent ce voyage... et le feraient-ils... que leur but serait tout autre, tout en appréciant les fleurs printanières qui peuvent se trouver à Lourdes. Pourquoi "ces jeunes gens" iraient-ils chercher ailleurs des fleurs odoriférantes, quand ils possèdent dans leur parterre des roses, des immortelles, myosotis et des violettes, enfin toute une collection de **jolies** fleurs. A Sainte-Agathe, il y a de gentilles jeunes filles, très bien douées sous tous les rapports, ayant en outre une belle éducation et une très bonne instruction. "A bon entendeur salut!" Je ne saurais déprécier les jeunes personnes de Lourdes, d'ailleurs, ne les connaissant pas. Sachant bien que dans les environs de Lourdes il y a de charmantes personnes, dont l'une d'elles habite Saint-Agathe et est l'âme vivante de la paroisse, je nomme: M. le docteur Décosse.

Mais la vérité prime tout! Ayant habité Saint-Agathe, que moi et les miens avons aimée, quoique la loi universelle de la mort nous y ait fait subir une immense douleur, je tiens à prendre la part des paroissiens habitant ma paroisse d'adoption.

Fauvette.

QUESTIONS ENFANTINES

Le bébé a besoin d'air pur tout comme il a besoin de nourriture. Un bébé bien portant peut sortir en été après deux semaines et au bout de trois mois en hiver car le froid ne nuit jamais à un enfant quand il est chaudement habillé. Cependant il vaut mieux le garder dans la maison quand il fait un grand vent ou quand l'air est imprégné d'humidité.

Dans plusieurs cas il est mieux que l'enfant prenne l'air dans une chambre ensoleillée avec les fenêtres ouvertes pendant le premier hiver de sa vie. Pour cela on peut habiller le bébé comme quand il doit sortir et le mettre dans sa voiture, ayant soin de ne pas le placer dans un courant d'air. Il peut ainsi avoir de l'air frais. Les bébés les plus en santé sont ceux qui dorment avec les fenêtres ouvertes.

DE LA MODE

Par ce temps de guerre et d'épreuves les couleurs foncées sont celles qui plaisent parce qu'elles s'accordent mieux avec nos goûts économes; ainsi les robes bleu marin ont-elles la vogue. On les fait en Gabardine, en serge, en voile, en taffetas ou en faille. On égaye les corsages ou les vestes de fraîches garnitures de lingerie.

Convenant aux jupes de serge ou de drap est le corsage blouse. Cette blouse peut être faite en tulle ou en mousseline de soie.

• • •

La robe princesse nous revient. Un modèle fort réussi se compose de sept lès s'élargissant vers le bas pour donner l'effet nouveau de godets. Une popeline associée au crêpe de Chine blanc pour le col et les manchettes constituerait une heureuse combinaison. Une robe de serge se garnira d'un col et de manchettes en piqué.

• • •

C'est l'uniforme des officiers britanniques qui a inspiré la jaquette militaire si en vogue cet été. Avec des poches, une ceinture et elle se boutonne ordinairement jusqu'à l'encolure.

• • •

La chemisette et la jupe trotteur jouent toujours un rôle important dans la garde-robe d'été. Le crêpe de Chine peut être employé pour la chemisette et la gabardine pour la jupe.

RECETTES

Omelette

Ingrédients: 4 oeufs; 5 cuillerées à soupe d'eau froide; ½ cuillerée à thé de sel; 2 jaunes d'oeufs; une pincée de poivre; 1 cuillerée à thé de sucre; 1 cuillerée à soupe de beurre.

Préparation: Cassez les oeufs dans un bol, battez-les avec une fourchette jusqu'à ce qu'ils soient bien mélangés, ajoutez l'eau froide, le sel, le poivre et le sucre. Faites fondre le beurre dans une poêle et versez le mélange. Mettez sur le feu et avec la fourchette remuez légèrement les parties cuites afin qu'elles cuisent également. Quand l'omelette est en crème et est prise, roulez-la délicatement d'un côté à l'autre et mettez dans un plat chaud. Servez immédiatement.

• • •

Canapés d'Anchois

Prendre de la pâte d'Anchois. Assaisonner de jus de citron et étendre cette pâte sur des tranches de pain grillées. Mettre une petite pyramide de jaune d'oeuf dûr écrasé dans le milieu de chaque tranche grillée et entourer cette pyramide de pièces, enforme de pétales taillées du blanc d'oeuf.

• • •

Pouding à la neige

Faites bouillir deux tasses de sucre avec une tasse d'eau. Epaississez avec trois cuillerées à soupe de farine de blé d'Inde (Corn Starch). Retirez du feu et ajoutez 4 blancs d'oeufs battus en neige et une cuillerée à thé d'essence de vanille. Mettez dans un moule et laissez refroidir. Servez avec une sauce des quatre jaunes d'oeufs que vous faites prendre au bain-marie, avec 1½ tasse de lait, sucre et essence au goût.

C. D'E.

AU PAYS DES FRUITS D'OR

All aboard! A peine l'écho en est-il affaibli dans l'immense gare que le crieur a remplie de sa voix de stentor, que le train s'ébranle. Encore une poignée de mains, un baiser au bambin Louis et vite mon mari descend, me laissant toute émue, encore étonnée de ce départ, décidé et exécuté au galop. Où vais-je? C'est à peine si j'ai le temps d'y songer que nous atteignons les frontières et l'officier de douane monte dans le wagon dont nous sommes les seuls occupants; il inspecte nos bagages, ce qui du reste est vite expédié, car nous avons l'air et nous sommes de paisibles voyageurs qui vont restaurer leur santé au grand soleil de la Californie. Là nous comptons oublier les neiges canadiennes et reposer nos nerfs fatigués. Il est huit heures du soir, mon petit Louis dort, mon oncle et ma tante que j'accompagne font la partie de cartes pour couler les heures, tandis que je reste avec mes pensées qui ne sont pas très gaies, car je me sens fatiguée et malade.

Le lendemain matin à 7 heures nous entrons en gare de Saint-Paul. Après avoir visité la ville ainsi que Minneapolis, nous reprenons le train qui dans cinq jours nous déposera à Los Angeles. Le lendemain matin à neuf heures nous arrivons à Salt Lake City, la ville des Mormons. Déjà le paysage a changé: l'Utah est plus montagneux que le Dakota. Cependant des vallées d'une fertilité merveilleuse traversent l'état du nord au sud. Salt Lake City est une des belles villes de l'ouest américain. Elle a une population de 110,000 habitants et possède des édifices et magasins magnifiques. La minutieuse propreté des rues lui donne un aspect attrayant. C'est aussi le centre par excellence du Mormonisme. Les Mormons possèdent une grande partie des valeurs mobilières et immobilières. Un carré contenant le Temple, le Tabernacle et la Salle des Assemblées attire particulièrement le regard du touriste. Nous entrons; un guide s'offre à nous et nous franchissons le seuil du Temple. Figurez-vous une immense voûte sans colonnes bâtie en granit du pays; il coûte quatre millions. Ce qui m'a beaucoup frappée dans cet édifice, c'est son acoustique vraiment merveilleux. Un soupir y fait l'effet d'une plainte prolongée indéfiniment.

Après avoir vu Salt Lake City nous prenons de nouveau le train et jusqu'à Cheyenne nous serons murés dans la "machine roulante". Pour nous consoler, nous admirons les vastes plaines si productives de l'Utah, les ruisseaux qui dégringolent des Wasatch et le ciel d'un bleu qui s'intensifie à mesure que nous avançons. La petite ville de Garfield, encaissée dans les montagnes, est la première ville importante que nous atteignons après avoir quitté Salt Lake City. A ses pieds dort le grand et magnifique lac Salé. A Boulter, 41 milles à l'ouest de Salt Lake City, nous atteignons le point le plus élevé du trajet, soit: 6,060 pieds au-dessus du niveau de la mer. Nous contournons des montagnes et ce n'est pas sans une sensation de vertige que nous regardons du haut des tréteaux sur lesquels notre train glisse, faisant des courbes qui nous font découvrir au loin des paysages superbes.

Enfin nous voilà à Omaha! Nous allons pouvoir respirer un peu d'air frais, car on nous annonce que nous avons quatre heures de relai. A la bonne heure! Nous avons tellement besoin de détendre nos membres fatigués que tous les voyageurs se pressent de descendre du train. Quelques-uns se contentent de faire les cent pas autour de la station, d'autres grimpent en tramway pour avoir un aperçu de la ville.

Mais nous voici de nouveau dans le train et cette fois nous filons sur Cheyenne où nous devons passer une journée. Cette petite ville, située au pied des montagnes, offre un aspect et un coloris des plus charmants. Il y a peu d'édifices publics mais les maisons sont assez bien bâties et placées en amphithéâtre sur le versant de la montagne. Les "cowboys" y viennent en troupes bruyantes conduire du bétail et y faire joyeuse vie. Il faut savoir que ces hommes à la figure tannée passent des semaines en plein désert, dormant sur leur monture, s'habituant à la ration autant pour l'eau que pour la nourriture, et surveillant jalousement le troupeau qui leur est confié. Alors on comprend un peu ces détentes folles auxquelles ils se livrent lorsqu'ils atteignent un point de civilisation.

Après Cheyenne, ce sont des déserts sans fin. Pendant deux jours l'oeil se fatigue à ne regarder autre chose que des montagnes arides au loin et la plaine sablonneuse où pousse chétivement une herbe maigre, seule nourriture des troupeaux. Mais le cactus y règne en maître et plus on avance plus on en voit de variétés. Ça et là quelques "ranches" qui n'ont jamais rien eu de commun avec le confort. Et puis après avoir traversé les sables, les tunnels sans fin, les champs de courges et de blé d'Inde, ce fut l'entrée triomphale au "Pays des fruits d'or". Déjà nous avions oublié nos fatigues; la vue des roses, des palmiers géants, des vignes superbes qui formaient sous un ciel d'un bleu mauve un décor féérique nous arrachait des cris d'admiration. Décidément, la Californie est un paradis terrestre. Nous ne nous lassions pas de regarder, et c'était toujours des roses, des fleurs et des fruits de toutes les variétés. Cette première vision restera toujours gravée dans ma mémoire comme une des impressions les plus charmantes qui ont traversé mon âme.

Odette.

(A suivre)

CE QUI ME CONSOLE...

La dame visiteuse était pour "la manière forte".

A tort, probablement, elle préférait assommer plutôt que de faire languir des heures dans l'incertitude.

Sur le trottoir, elle vérifia bien l'adresse de son carnet. Il n'y avait pas de doute possible: Monsieur R..., restaurateur, rue de.. No...

Elle regarda par le carreau...

A cette heure de l'après-midi, l'établissement était vide; assise à son comptoir, une femme brune écrivait.

La dame entra, son carnet à la main:

—C'est bien vous, Madame R.?

—Oui... s'écrie la femme subitement redressée.

—Votre fils était au nord d'Arras?

—Oui...

—... ...e régiment... ...e compagnie.. secteur postal, No..

—Oui...

—Eh bien, j'ai la triste mission de vous annoncer sa mort glorieuse au champ d'honneur!...

• • •

Et la phrase n'était pas terminée, que la mère était sur la visiteuse, la bouche convulsée, les mains levées dans une révolte qui secouait tout son être.

—Tu en as menti, gueuse!.. Tu es envoyée par une voisine!.. Mon fils!... il vit!... tu entends? il vit!... chienne!... J'ai encore reçu de lui une lettre ce matin!...

La visiteuse subit l'orage... Elle en a vu d'autres.... pas si offensifs...

Elle lève faiblement des bras qui ne veulent pas protester, mais qui, pourtant, ne peuvent pas laisser tout passer...

La femme est maintenant sur le trottoir... elle en a plein la poitrine, elle crie, elle ameute les passants:

—C'est cette particulière-là, que je ne connais pas... qui vient je ne sais d'où... qui me dit que mon fils est mort!... Mon petit Pierre!... vous le connaissez bien?... Il est encore venu ici le mois dernier... Sauve-toi, chienne!... je te tuerais!...

• • •

A ce moment, au-dessus d'elle, une fenêtre veut s'ouvrir... oh! si péniblement!... on distingue deux maigres bras qui tirent sur la crémone.

La femme a entendu.

Instantanément, elle rentre dans le restaurant, met son doigt sur sa bouche et fait à la foule qui s'amasse un geste de supplication terrible.

—Taisez-vous... pour l'amour de Dieu!...

Et, se tenant au comptoir, elle va s'écrouler sur une banquette.

Son mari, là-haut, au premier étage, se meurt d'une maladie de coeur. S'il apprend la mort de son fils... au lieu d'un cadavre, elle en aura deux!

Elle recommence le signe aux passants... de se taire... de s'écouler... les gamins eux-mêmes comprennent...

Puis elle monte lentement le petit escalier, s'arrêtant à chaque marche pour une prière confuse, mais d'une inexprimable angoisse:

—Mon Dieu, donnez-moi la force!... Que votre volonté soit faite!... Mais la force!... oh! la force!...

• • •

Une seconde pour essuyer ses larmes, relever ses cheveux, s'essayer... c'est épouvantable.... mais il le faut!.... oui.... s'essayer à l'air détaché, au sourire.. Elle ouvre la porte...

Le père, debout à la fenêtre, se retourne:

—Mais qu'y a-t-il donc?

—Où ça?

—A l'instant sur le trottoir?

—Oh! une poupée que j'ai sortie!

—Déjà!... Il n'est pourtant que 3 heures...

Tout cela est dit d'un ton naturel; c'est tellement l'histoire du quartier!... il en a tant sorti, lui, l'homme, des poupées sur le trottoir!...

—Le facteur est passé?

—Non, pas encore... Mais ne sois pas trop gourmand, tu as eu des nouvelles ce matin.

—J'en voudrais toutes les heures!...

—Sans doute!... mais mets-toi à sa place...

—Oh si je le pouvais!... dit le père en serrant les poings...

• • •

Elle redescend lentement, les yeux sur l'avenir.

Il va falloir mettre des barrages... surveiller les amis, les journaux... Comment fera-t-elle pour les lettres?... Depuis un an, le petit en a écrit près de cent... Elle va les rechercher; son mari ne voit plus bien, elle lui lira les cartes courtes, celles qui rassurent sur la chose essentielle... Elle sera l'inflexible porte d'amour du jardin fermé où meurt celui qu'elle a résolu d'épargner... Ce sera une surveillance du jour et de la nuit. Il lui semble que, de l'au-delà où son héros est entré, l'ordre lui en arrive impérieusement.

Le fils sera, là-haut, la surprise du père, et, au seuil du ciel, ce sera le petit chasseur bleu qui lui tendra les deux bras...

• • •

Dieu épargna la pauvre femme que brisaient les réactions quand, enfin seule, elle pouvait se laisser aller, n'enlaçant que du vide dans ses bras étendus...

Le mari s'éteignit très doucement cette semaine, c'est-à-dire quatre jours après, par un temps orageux qui donnait le désir du grand repos...

En mourant, il regardait sa femme.. il lui caressait le front.. il lui disait en appuyant sa main défaillante sur la sienne:

—Ce qui me console, vois-tu... ce qui est une douceur suprême pour moi, c'est de savoir qu'il te reste!...

Pierre l'Ermite.

LA MOBILISATION SCIENTIFIQUE

Londres, 21. — La nomination d'une commission d'invention composée d'hommes de science, ayant à leur tête Lord Fisher, ancien premier lord de l'amirauté, de manière à aider la marine anglaise dans ses recherches, est due à l'idée émise à la chambre des lords par Lord Bryce, ancien ambassadeur d'Angleterre aux Etats-Unis, et a suivi une discussion dans laquelle des propositions semblables avaient été faites par Sir William Ramsay et d'autres hommes de science éminents.

Lord Bryce a indiqué que le pays avait besoin, non seulement d'hommes pour combattre, mais aussi mobiliserait ses chimistes, ses mécaniciens, ses ingénieurs et ses physiciens, c'est-à-dire tous les hommes de science.

Tandis que la marine américaine précédait de quelques jours l'Angleterre en mettant ce plan à l'étude, comme l'ont annoncé les dépêches, cette conception était due aux leçons de la guerre.

L'amirauté a reçu seize milles projets d'inventions nouvelles pendant les cinq premiers mois de la guerre. Un grand nombre provenaient d'Américains. Seize mille autres sont venus sans aucun doute, pendant les cinq premiers mois.

Des premiers seize mille, une commission a fait un dépouillement qui a réduit à vingt-cinq le nombre des projets qui, d'après les membres de cette commission, méritent d'être étudiés.

Une autre commission a étudié de plus près ces vingt-cinq et n'en a conservé que deux.

Ces deux là sont étudiés dans le plus grand secret et chacun d'eux doit fournir une surprise en mécanique de guerre dépassant tout ce qui a été produit par le génie allemand.

Des essais compliqués d'un de ces projets ont été faits dans les eaux anglaises, ainsi qu'aux Dardanelles..

Le plus grand secret a été gardé quant aux détails. Mais on peut dire que ces essais promettent la possibilité de mettre les cuirassés à l'abri des torpilles sous-marines.

LA PRISE DE LA FONTENELLE

Le général allemand avait déclaré sa position imprenable

Paris, 22. — "Le 22 juin, après avoir subi des pertes sérieuses, l'ennemi réussit à occuper la Fontenelle", dit le témoin oculaire.

"Quoique, au cours de contre-attaques vigoureuses, nous ayons fait 142 prisonniers, l'ennemi conservait toujours le sommet.

"Le général von Kuderzin, dans un rapport daté du 3 juillet, dit qu'après une inspection approfondie des travaux de campagne allemands et des tranchées, il croyait fermement que la colline avait été transformée en une forteresse imprenable et que sa capture nécessiterait des pertes extraordinaires.

"Le 8 juillet, tous les préparatifs nécessaires pour attaquer avaient été terminés. Le jour même, à la chute du jour, trois colonnes, aidées par un feu d'artillerie remarquablement efficace, s'emparèrent d'une portion des tranchées de l'ennemi.

"Nous avions aussi attaqué au centre, forçant, en l'espace de dix minutes, l'ennemi à reculer à l'ouest de Launois.

"L'attaque sur la gauche progressa plus lentement, mais, aidés par les ténèbres, nous prîmes possession de la partie nord-ouest de la colline.

"A l'aube, non-seulement tout le sommet avait été repris, mais aussi la mjorité des défenses allemandes jusqu'à la route de Launois à Moyen-Moutier.

"Grâce à notre artillerie, toutes les préparations pour des contre-attaques furent arrêtées.

"Au cours des combats des 8 et 9 juillet, nous avons capturé 881 prisonniers, dont 21 officiers. Les prisonniers qui ont été interrogés ont reconnu les qualités de nos artilleurs: "Nous ne pouvions pas croire qu'il pût y avoir un tel enfer de feu."

Pour Lire au Foyer le Dimanche



LA TYRANNIE DE JOHN BARLEYCORN

Oui, l'alcool est si bien un tyran que George V et le parlement doivent baisser pavillon devant sa majesté **John Barleycorn**.

L'alcool s'empare-t-il d'un individu, il se joue de sa santé, de sa fortune, de ses talents, de sa réputation, de son bonheur, de sa liberté, de sa vie: **considérez l'alcoolique**.

L'alcool s'empare-t-il d'un foyer il y exerce la même puissance que sur l'individu et de plus le poids de sa tyrannie pèse plus cruellement peut-être sur les enfants que sur les auteurs de leurs jours: **voyez la triste famille du buveur**.

Si l'alcool s'installe dans une localité par la buvette, il y règne. Il y commande, il y légifère. C'est lui qui fait et qui défait toujours le maire et les conseillers, tout intérêt s'efface devant le sien propre.

A-t-on la faiblesse de laisser John Barleycorn s'asseoir solidement dans un pays il en sera bientôt le maître et le tyran en temps de paix et en temps de guerre.

C'est le cas de l'Angleterre

Georges V et les chambres anglaises émus, atterrés de la boucherie faite de nos soldats privés de munitions et des bateaux éventrés, demandant en vain un prompt radoub, ont voulu mettre en pratique la proclamation de la Cour Suprême du pays le plus libéral du monde, les Etats-Unis qui s'exprimait en ces termes il y a quelques années: ''**L'Etat peut en vertu de son droit de police, réglementer ou même supprimer totalement tout trafic qui paraît être une source de danger public, sans pour cela créer pour les intérêts lésés aucun droit de réparation quelconque. Or le commerce de boissons enivrantes entre (comme la prostitution) dans cette catégorie.**'' (Octobre 1887).

Qu'ont-ils fait et qu'ont-ils pu faire? Se mettre eux-mêmes à l'eau claire. Oui. Proclamer que l'alcool est un ennemi plus terrible que les boches, oui.

Voilà ce qu'ils ont fait. Pour ce qu'ils peuvent faire, c'est de baisser pavillon devant sa majesté Alambic, qu'ils ne peuvent vaincre, et de supplier les armées d'ouvriers de boire un peu moins et de travailler un peu plus. Les chambres anglaises ont été bouleversées de fond en comble et l'on a choisi l'homme le plus puissant sur les ouvriers pour les convaincre de moins boire et de travailler un peu plus, pour le salut de nos armées.

Pourquoi l'alcool est-il le vrai maître en Angleterre, c'est parce qu'une multitude de pairs, de personnes titrées, de hauts dignitaires et ministres du clergé protestant par milliers, sont actionnaires dans une douzaine de grandes compagnies de brasseurs et de distillateurs, et que les capitaux engagés dans ces compagnies se comptent par centaines de **milliards de piastres**.

Que ''la Patrie'' s'émeuve sur la multitude des ministres des églises anglaises qui prétendent ne pouvoir se passer de leur verre de scotch et de gin, les gens renseignés savent que c'est bien plus la soif de l'or qui tourne l'éloquence de centaines et centaines de **révérends** au profit des distillateurs et de brasseurs, que la soif de scotch et du gin ou de la bière.

Une seule liste d'actionnaires dans ces compagnies des distillateurs et brasseurs contient près de dix-sept mille noms (17.000).

Et en 1896, il y avait dans le Royaume-Uni, 173 distilleries et 8,686 brasseries.

Il y a déjà bon nombre d'années, brasseurs et distillateurs se sont constitués en société, et cette société annonça aussitôt qu'elle entendait devenir maîtresse de l'Etat.

Attaquée de tout côté, la société accepte comme devise: ''**Our Trade our politics**'', ''**notre commerce voilà notre politique.**''

Au parlement nous ferons entrer des députés qui nous seront favorables, et nous y proposerons, soutiendrons ou combattrons les lois selon que favorables ou défavorables à ''notre commerce''. Peu importe l'étiquette politique des candidats pourvu qu'ils nous soient favorables.''

''Pour $1.00 dépensée par l'Alliance des tempérants n'ayons point peur de dépenser au moins $100.00.''

Que penser de la puissance de ces sociétés archimillionnaires, assistées par près de 200,000 cabaretiers, ayant comme actionnaires les personnages les plus influents des villes et des municipalités: maires, conseillers, hauts dignitaires de la hiérarchie, ministres doyens, archidoyens, etc.

Ces sociétés ont parfaitement atteint leur but, et il paraît incontestable que le parti libéral pas assez favorable à leur commerce, fut défait par cette nouvelle et irrésistible puissance. Les sociétés des distillateurs et brasseurs, aidées des centaines d'amis intéressés puissants que j'ai énumérés il y a un instant en arrivèrent à obtenir 400 membres favorables à leur commerce contre 188 seulement défavorables.

Et donc majorité de sa majesté John Barleycorn: 212.

Je demande si John Barley peut gouverner avec une pareille majorité?

MM. Browntree et Sherwell après examens sérieux de la situation, sont en état de proclamer sans être démentis que la **ligue des marchands d'alcool**, avec leurs énormes ressources pécuniaires, avec l'aide de 156,000 cabaretiers, etc., etc., a renversé l'administration libérale en 1892 et changé la direction politique de l'Angleterre.

Aussi Lord Roseberry pouvait dire déjà: après en avoir exposé les solides raisons; les faits eux-mêmes: ''**Si l'Etat ne se hâte pas de devenir le maître du trafic des liqueurs, le trafic des liqueurs deviendra maître de l'Etat.**''

C'est fait. Et Georges V et tous les Lords peuvent se mettre à l'eau claire, John Barleycorn, l'ennemi très terrible de l'Angleterre, continue avec un sourire cynique et archi-omnipotent de fabriquer des ivrognes, des sans coeur et des sans patrie.

John Barleycorn est le tyran sans entrailles de tous ceux qui ne veulent pas à temps s'en rendre maître, qu'on soit individu, famille, nation.

Fr. Joachim, Jos., o.f.m.

TENUE DES FIDELES A L'EGLISE

Voici quelques remarques cueillies dans le **Bulletin de Limoilou** et qui sont pratiques ici.

Lorsque vous assistez à la messe basse vous devez vous mettre à genoux au **Sanctus** et non pas au moment de la Consécration.

Lorsque vous assistez à la grand'messe vous devez suivre les mouvements du choeur et non pas les précéder; par exemple vous ne devez pas vous asseoir aussitôt après l'évangile, mais attendre que le célébrant étant rendu à la banquette se soit assis; c'est alors seulement que le choeur et les fidèles doivent en faire autant.

Veuillez bien vous rappeler aussi que les prières après la messe basse et les **Louanges** après le Salut du Saint Sacrement sont dites en français afin que vous puissiez y répondre à haute et intelligible voix; ce que vous devriez toujours faire, et, ne pas vous contenter d'écouter en silence, ni même d'approuver par un vague murmure.

Songez également que lorsque, par votre faute, vous arrivez en retard à un office public, vous êtes coupable d'une négligence très répréhensible comme vous seriez coupable d'une grave inconvenance si, à moins d'un motif très spécial, vous vous permettiez de sortir avant la fin.

Enfin, on vous rappelle un petit avis relatif au port des gants durant les cérémonies. Vous devez être déganté pour entrer au confessionnal ou pour aller à la sainte Table. Les époux doivent avoir au moins la main droite dégantée pendant le mariage et les parrains et marraines pendant la cérémonie du baptême.

DANS LE MONDE CATHOLIQUE

D'ORIGINE PROTESTANTE

Depuis le début des hostilités, l'on n'a pas cessé de dénoncer la fourberie des boches. Il n'est nulle loi, nul principe de droit qu'ils n'aient violé. Ils ont tout tenté pour compromettre les neutres. Ils n'ont même pas oublié le Saint-Siège. La **Post**, de Berlin, organe luthérien, a indiqué comme enjeu de la victoire allemande le rétablissement du Pouvoir Temporel. Cette note tendancieuse a été reproduite dans presque tous les pays du monde. Il n'est aucun besoin de dire, comme le note la **Croix**, de Paris, que cette manoeuvre est inspirée par un sentiment où prédomine très peu l'amour de la Papauté. Si l'Allemagne avait voulu faire quelque chose de sérieux dans cette voie, elle l'aurait pu, car les occasions ne lui ont pas manqué. Léon XIII l'avait espéré durant les premières années de son pontificat, mais le jour où Herbert de Bismark, de connivance avec Guillaume, pénétra brusquement dans le salon de l'audience pour interrompre la conversation du kaiser avec le Pape, celui-ci comprit qu'il avait été joué.

On tente tout simplement aujourd'hui de recommencer ce jeu.

UNE VISITE AU PAPE

Les dépêches nous ont apporté un bref résumé du récit que M. Fernand Laudet, directeur de la **Revue Hebdomadaire** de Paris, ancien fonctionnaire au Vatican avant la rupture du Concordat, a fait dans le **Figaro** de sa visite à Sa Sainteté Benoît XV. Les journaux de France nous en apportent aujourd'hui le texte entier. C'est une éloquente réponse aux calomnies du sieur Latapie et un magnifique témoignage de l'amour que le Souverain Pontife garde à la France la grande nation apostolique en dépit de ses égarementes et de ses fautes.

''Voici qu'il y a quelques jours, dans un journal habitué à défendre les libertés religieuses, un rédacteur nous dit un soir: ''Le Pape a parlé, je suis son interprète.''

''On lut cette interview avec avidité et l'on fut stupéfait.

''Je n'ai pas à rappeler ici cet interrogatoire où chaque réponse semblait une réplique allemande. L'émotion fut considérable en France et ailleurs.

''J'avais pendant cinq années connu Mgr della Chiesa à Rome, lorsqu'il était sous-secrétaire d'Etat, et, dans les affaires que mes fonctions m'avaient amené à traiter avec lui, j'avais toujours rencontré une fermeté courtoise et une sécurité de rapports qui ne s'étaient jamais démenties. Je ne pouvais oublier non plus ni le concours qu'il ne cessa de donner à la France sans des moments difficiles ni l'estime affectueuse en laquelle le tenaient le Pape Léon XIII et le cardinal Rampolla, dont il était l'intime collaborateur.

''Je demeurai donc aussi dérouté qu'ému après la lecture de l'interview de la **Liberté**. Je me gardai de mettre en doute la bonne foi de M. Latapie, mais avant même que, dans le **Corriere d'Italia**, le cardinal secrétaire d'Etat eût déclaré que la pensée du Pape ''avait été défigurée'', je me demandai si le Vatican s'accommodait bien de cette méthode du questionnaire à brûle-pourpoint et s'il ne convenait pas de chercher la vérité par d'autres voies. Dimanche dernier, j'arrivai à Rome, et le lendemain Benoît XV daignait me recevoir.

''Je rapporte ici très fidèlement les résultats d'une visite et non d'une interview.

''J'entre dans la grande salle de la bibliothèque où reçoit Benoit XV. Ce n'est plus la petite pièce où Léon XIII vous tenait sous le feu de son regard. Le Pape vient au-devant de moi et m'entraîne près de son bureau, à l'extrémité de son cabinet. Puis il me fait asseoir près de lui, sans me donner le temps d'achever les génuflexions traditionnelles. Il me paraît à peine changé depuis dix ans. Cependant, il semble que l'âge ou peut-être sa charge suprême aient donné à sa physionomie anguleuse une expression de bonté et de douce tristesse qui en tempère la sévérité.

''Les minutes sont précieuses: il ne faut pas les perdre. Je me hâte de confier au Pape la profonde émotion causée en France par ses déclarations au rédacteur de la **Liberté**, et il m'écoute très attentivement. Mais, quand je viens à prononcer le mot de ''neutralité'', avant même que j'aie pu lui expliquer ma pensée, il m'interrompt avec vivacité et me dit:

—Que la France sache bien que cette neutralité n'est pas l'indifférence. J'aime la France comme il y a quinze ans, je suis resté le même. J'aime la France catholique, sans doute, mais je dis plus: j'aime **la France tout court**.

''Et comme Benoît XV croit lire sur mes traits une surprise émue de ses paroles, il me saisit les mains avec effusion et s'écrie:

''—Eh quoi! en avez-vous pu douter?

''—Assurément non, Très Saint Père, mais j'étais un peu déconcerté.

''Alors la conversation se poursuit, les mots, les arguments, les impressions se pressent; on voudrait tout dire et tout écouter; on se retient pour tout entendre.

''—Voyez, me dit-il, je fais tout ce qu'il est en mon pouvoir de faire. Une mère française m'avait écrit que son fils prisonnier mourait de faim en Allemagne; j'ai aussitôt employé mes efforts à y rémédier, à faire interner certains prisonniers en Suisse. Une autre fois, j'ai appris que vous aviez un Secours national où la charité avait réalisé l'union des partis, j'ai envoyé aussitôt ma modeste offrande...

''J'ai fait une prière pour la paix, n'ayant d'autre souci que de conjurer le Seigneur de rendre la tranquillité au monde bouleversé. Votre pays en a pris ombrage et l'on a cru devoir expliquer ma prière comme pour me disculper de l'intention de favoriser les désirs de l'Allemagne! Mais passons.. Vous me parlez de la cathédrale de Reims, sur laquelle les Allemands continuent de s'acharner. Mais, dès le début, j'ai chargé le cardinal-archevêque de Cologne d'exprimer mes plaintes à l'empereur et de lui demander d'épargner à l'avenir les édifices religieux. Il a été répondu qu'on ferait le possible... Si cette promesse n'a pas été tenue, qu'y puis-je? J'ai fait tout ce que j'ai pu... **et bien d'autres choses que la France ignore.**

''Vous me demandez si je condamne en principe les atrocités accomplies. ''En principe'', cela ne suffit pas. Je les condamne concrètement. Tout le monde sait que l'Allemagne en a commis. Mais je ne puis préciser les réprobations comme certains le voudraient, parce que je n'ai pas les éléments voulus...

''A ce moment, l'**Angelus sonna** à Saint-Pierre, et le Pape me dit avec mélancolie: ''Je n'entends ici qu'une cloche...'' Puis, se reprenant: ''En tout cas, je condamne bien haut le martyre des pauvres prêtres belges et tant d'autres horreurs sur lesquelles la lumière se fait.''

''Le Saint-Père s'arrêta. Ses yeux vifs se voilèrent un instant dans le recueillement. Je sentais combien il était ému, et plus lourd que jamais m'apparut le poids effroyable de sa charge en ces temps tragiques. Je n'étais venu que pour lui parler de notre seul pays. J'éveillai encore une fois sa bienveillance à l'égard de la France, si digne de son auguste attention en ces grands jours où elle s'est trouvée aussi près de la religion que de la patrie. Et comme s'il voulait, dans un dernier mot, résumer tout ce qu'il m'avait dit, il ajouta:

''—Je n'attends que l'occasion de convaincre la France de ma sympathie.

''Et pas une plainte, pas une récrimination sur les anciennes brisures. Naturellement, les souvenirs du passé nous revenaient au coeur, et presque sur les lèvres; mais une pudeur nous arrêta dans le rappel de ce qui n'était plus... Je m'inclinai et reçus sa bénédiction.''

VOUS LUI FEREZ PARVENIR CE PETIT DRAPEAU DU SACRE COEUR

Le moulin de Langlade n'a pas retrouvé son activité coutumière, depuis le départ de Joseph, le jeune meunier, qui se bat en Lorraine depuis deux mois.

La mère Gertrude et sa fille Marie, ont beau essayer de faire marcher les affaires comme d'habitude, elles n'ont pas le coeur à la besogne, elles pensent trop à l'absent.

Depuis quelque temps, les lettres se sont faites plus rares, et l'anxiété plus angoissante, au moulin.

Et voilà que par un calme après-midi de dimanche, le curé de la paroisse accompagné de Pierre, le fiancé de Marie, blessé en congé de convalescence et très pâle encore à cause du sang qu'il a perdu, sont venus rendre visite au moulin.

Le curé est grave, — il a consolé tant de deuils depuis le commencement de la guerre, — et Pierre souffre d'avoir à annoncer de mauvaises nouvelles à sa fiancée.

Gertrude et Marie se sont levées, elles ont essayé de sourire, mais elles n'ont pu. Alors la mère a rompu le silence la première et elle a dit: ''Vous savez quelque chose, M. le curé?

Et le curé toujours grave a répondu: ''Pas moi, mais Pierre sait quelque chose.''

Et comme Pierre garde un silence douloureux, Gertrude s'est écriée: ''Il est donc mort''?

Pierre a continué de garder le silence. Gertrude s'est assise en s'appuyant à la table, puis pâle, le coeur transpercé de sept glaives, pareille à la mère des douleurs, elle a levé vers le Christ suspendu au-dessus de la cheminée, des regards qui implorent du secours et de la force. Marie pleure le visage entre ses mains.

Le prêtre a prononcé les premières paroles de consolation: ''Il est mort en prédestiné, il est mort dans le baiser du Seigneur, il vous a devancés dans la patrie et il vous attend. Pierre a reçu tous les détails dans une lettre, il va vous les faire connaître.''

Et Pierre a continué: ''Il a été blessé à la tête et à la poitrine et il est resté sur le champ de bataille. Ses camarades n'ont pu le relever sous le feu allemand. Le soir ils sont venus, mais les Prussiens l'avaient emporté. Il a été évacué en Allemagne dans un camp de concentration. Il y avait des prêtres prisonniers qui le prirent en affection et le soignèrent avec une grande bonté, car ils voyaient bien qu'il n'en reviendrait pas. Le pauvre blessé allait toujours en s'affaiblissant. Quand il a senti les sources de la vie se tarir en lui, il a demandé les derniers sacrements. Après les avoir reçus, il a détaché de son képi, un petit drapeau du Sacré Coeur, il l'a baisé et il a dit: ''Vous le ferez parvenir à ma mère. Cet emblème de l'amour de Jésus restera imprégné de mon dernier soupir qui sera un soupir d'amour pour Dieu et d'amour pour ma mère.'' A la fin il délirait un peu, et il se plaignait de ne pas entendre le bruit coutumier du moulin. La mort enfin est arrivée très paisible. Il a embrassé une dernière fois son petit drapeau du Sacré Coeur et son âme est montée au royaume de la paix. Il avait demandé qu'on me transmît le petit drapeau et qu'on me confiât la charge de vous avertir, car je suis un peu de la famille. Le précieux souvenir m'est parvenu ce matin et je vous l'apporte.''

Alors Gertrude s'est levée, elle a embrassé Pierre, elle a reçu le petit drapeau du Sacré Coeur et elle a dit: ''Merci, mon Dieu, il est mort dans votre amour, je vous le donne pour le salut de la France et je veux mourir en baisant l'image sacrée qui a reçu le dernier soupir de mon enfant.''

Et du Sacré Coeur de Jésus une grâce de consolation et de paix s'est répandue sur Gertrude, Marie et Pierre. Ils ont compris que ceux qui meurent dans l'amour de Jésus vivent toujours, que les séparations n'atteignent pas leurs coeurs, et que par l'amour de Jésus les liens d'affection qui unissaient la mère au fils et la soeur au frère sont désormais immortels.

Et réconfortée par la force divine, Gertrude a dit: ''Je suis vieille et à bout de forces, je m'en irai bientôt. Une grande force m'attire en haut, mais au moulin, il y a Marie, et je ne veux pas la laisser sans soutien. Pierre, le compagnon d'enfance et l'ami de mon fils, sois désormais mon enfant, sois le maître ici et sois-le, avant de repartir pour la guerre.''

''Mais je puis mourir, a reparti Pierre''. ''Qu'importe a répondu Gertrude. Cette guerre est trop longue, je serai morte avant qu'elle finisse. Si tu meurs avant moi, je pleurerai mes deux fils avec des larmes de résignation.''

Et derrière l'image du Sacré Coeur, on sentait comme la présence du meunier mort en Allemagne, de son père probe et chrétien, des aïeux vénérables qui s'étaient succédé à la maison ancestrale et qui étaient contents, parce qu'ils aiment le moulin et qu'ils ne veulent pas qu'il meure.

Et le curé s'est levé en disant. C'est Dieu qui veut qu'il en soit ainsi.

A. C., S. J.

DE L'EMPLOI DU TEMPS

Aux jeunes filles

Prenez le temps d'adresser chaque jour une prière au Seigneur, lui demandant de vous garder du **mal** et de vous faire vivre à sa gloire pendant toute la journée.

Prenez le temps de lire chaque jour quelques versets de la parole de Dieu.

Prenez le temps d'être aimable: un sourire et des paroles affectueuses sont comme un rayon de soleil pour le coeur de ceux qui nous entourent.

Prenez le temps d'être polie; un aimable: ''Je vous remercie,'' ''S'il vous plait'', ''Veuillez m'excuser'', adressé même à un inférieur ne compromet pas notre dignité.

Prenez le temps d'être patiente envers les enfants; la patience et la bonté nous rendent capables d'exercer une grande influence sur la plupart des enfants.

Prenez le temps d'être attentive envers les personnes âgées, ayez du respect pour les cheveux blancs, même si cette tête blanche est celle d'un mendiant.

Prenez le temps de penser à autre chose qu'au plaisir, à la toilette, à la mode; c'est une grande erreur que d'orner son corps au risque d'appauvrir et rétrécir son âme.

Prenez le temps de choisir soigneusement vos amies. Il y en a de qualités et de manières agréables, il faut chercher plus profond qu'une apparence aimable pour trouver une amie intime.

Prenez le temps de réfléchir avant de prononcer la parole ou d'écrire la lettre qui pourrait blesser votre prochain.

Prenez le temps de remplir les petits devoirs quotidiens de la maison. Ne soyez pas tellement plongée dans la contemplation de grands devoirs à venir que vous en négligiez ceux du moment présent.

Prenez le temps de finir chaque journée par la prière, rendant grâces à Dieu pour sa miséricorde et vous recommandant à lui pour la nuit.

Par-dessus tout, prenez le temps de vivre en chrétienne. N'employez pas les meilleures années de votre vie au service de Satan pour n'offrir au Seigneur que vos dernières et faibles années.

MOT DE POILU

Dans la tranchée, il tombe des marmites de 150. Elles sont en fonte et elles explosent si mal que personne ne s'en inquiète. Pourtant leurs éclats arrivent quelquefois jusqu'aux poilus. Et l'un d'eux grogne:

—Ah! la barbe!... On d'vrait ben toucher des voilettes...

Autour de la Ferme



CONSEILS PRATIQUES

Les cochets hâtifs doivent être vendus dès qu'ils sont assez gros pour faire des poulets de gril. Vendez à ce moment et vous ferez plus d'argent que si vous les conserviez jusqu'à l'automne, lorsque le marché est déjà plus ou moins encombré. La vente des cochets, dès qu'ils sont prêts ,offre un autre avantage, c'est que les poulettes et les cochets tardifs qui restent ont une meilleure chance de se développer.

Pendant les chaleurs, les poussins doivent être protégés contre les chauds rayons du soleil. S'il n'y a pas d'ombrage naturel, on peut en fournir au moyen d'écrans en coton ou en planches, ou de branches, etc. C'est une parcelle de maïs ou même un champ de racines qui fournit le meilleur ombrage et si l'on peut placer les boîtes d'élevage ou les poulaillers mobiles au bout des rangées, on obtiendra des conditions idéales.

Les poulettes doivent commencer à pondre avant l'hiver et elles doivent être mise dans leurs quartiers d'hiver plusieurs semaines avant le commencement de la ponte. Préparez les poulaillers au commencement d'octobre. Choisissez les poulettes à la mi-octobre, au plus tard. Ce sont les oeufs les premiers pondus qui rapportent le plus, et si les poulettes ne commencent pas à pondre avant le mois de décembre, il est peu probable qu'elles se mettent à pondre avant février. **Occupez-vous donc de vos poulettes en octobre et vous ferez de l'argent.**

Les feuilles qui se trouvent sur les tiges fournissent la nourriture nécessaire au développement des pommes de terre dans le sol. Pas de feuilles, pas de récoltes.

Pulvérisation.—Le mildiou, (ou la maladie des pommes de terre, aussi appelée brûlure tardive), suit de près une attaque des mouches. Cette maladie détruit rapidement toutes les feuilles, à moins qu'on ne l'en empêche au moyen d'un arrosage au pulvérisateur.

Commencez donc à arroser vos pommes de terre au pulvérisateur aussitôt que vous le pourrez en juillet, et tout de suite même si vous constatez la présence des bêtes à patates.

Pour le mildiou et la bête à patates, pulvérisez toutes les deux semaines jusqu'à l'époque de l'arrachage, avec la solution suivante:—6 livres de couperose bleue (sulfate de cuivre), 4 livres de chaux vie, et 12 onces de vert de Paris dans 40 gallons d'eau.

Arrachez les buttes malades.—Il est des maladies de la pomme de terre dont les symptômes se voient à l'extérieur des tubercules, (gale, gale poudreuse, rhizoctonie, ou petites patates, pourriture sèche); il en est d'autres dont on ne peut s'apercevoir qu'en tranchant le tubercule, (mildiou, marbrures brunes au nécrose, jambe noire, etc.,); il y en a beaucoup d'autres enfin que l'on ne peut éviter par la sélection des tubercules de semence. Cependant, le germe de ces maladies est dormant dans les tubercules; il empêchera les plantons de se développer, ou les plantes qui sortiront de ces fragments sont faibles, maladives, à feuilles recroquevillées, et souvent ne produisent pas de récolte du tout.

Arrachez donc ces buttes malades — tant pis si vous y trouvez quelques bonnes pommes de terre — et brûlez-les de suite. C'est ce que l'on appelle faire le "nettoyage" d'un champ de pommes de terre. Visitez chaque rang l'un après l'autre, et enlevez les pommes de terre malades.

Exemples: enroulement des feuilles, maladie de la mosaïque, etc.

La première pousse de la luzerne est souvent atteinte de maladies fougueuses qui font périr les feuilles. Si donc vous constatez que quelques feuilles de luzerne deviennent jaunes ou brunes (surveillez les feuilles du bas), et se couvrent de petites taches noires, de la grosseur d'un trou d'épingle, mettez-y la faucheuse, et récoltez ce que vous pourrez, sinon, toutes les feuilles périront. Cette maladie disparaît généralement si l'on s'y prend à temps.

C'est pendant l'été que l'on peut le mieux empêcher la brûlure (fire blight) de causer des dégâts sérieux. On peut facilement, pendant l'été, enlever toutes les branches mortes, ou tous les rameaux morts, parce que c'est à cette époque qu'on les voit le mieux, et, par cette précaution, on prévient beaucoup de dégâts sérieux. La brûlure, la pourriture noire et les autres maladies des fruits détruisent les rameaux; si on ne les enlève pas à temps, il se forme, sur les branches ou sur les troncs, des chancres que l'on peut enlever sans abîmer l'arbre. Si vous n'enlevez pas ces rameaux morts pendant l'été, la maladie se propagera, et, tôt ou tard, vous serez obligé d'enlever l'arbre tout entier. Travaillez donc un peu maintenant pour sauver votre arbre, mais travaillez bien. Prenez un couteau, des ciseaux et une scie, stérilisez-les dans une solution composée de une partie de perchlorure de mercure dans 1,000 parties d'eau, et coupez les rameaux malades bien au-dessous des parties atteintes. Après chaque branche que vous coupez, trempez l'instrument dont vous vous servez dans votre solution désinfectante, avant de passer à la branche voisine. Brûlez immédiatement toutes les branches enlevées.

La production de la récolte des pommes de terre dépend, dans une grande mesure, des soins donnés à la récolte en juin et en juillet. Détruisez les bêtes à patates sitôt qu'elles apparaissent, sinon, vous perdrez une partie de la récolte. Protégez les plantes contre le mildiou, (brûlure tardive) sinon vous vous exposeriez à faire une forte perte. Pour détruire les bêtes à patates, la meilleure solution est la suivante: un mélange de 8 onces de vert de Paris et 1½ livre d'arséniate de plomb dans 40 gallons d'eau. On mélange ensemble ces deux poisons, parce que le vers de Paris qui tue promptement, est facilement lavé par les pluies, tandis que l'arséniate de plomb, qui ne tue pas aussi promptement, adhère bien au feuillage, même par un temps pluvieux.

MANITOBA

Par H.-W. Watson, M. A., directeur de l'enseignement agricole élémentaire

L'entretien du jardin scolaire pendant l'été est un programme difficile et qui donne beaucoup d'ennuis à bien des institutrices. Certaines institutrices disent que pendant les vacances on laisse pousser les mauvaises herbes à un tel point que les commissaires prennent la faucheuse et fauchent tout ce qui se trouve sur le chemin. Il est plus facile de se servir de la faucheuse que d'employer la houe pendant une heure ou deux. D'autres institutrices disent que les barrières sont ouvertes, que la clôture a été abattue et qu'on a fait entrer délibérément des bestiaux pour manger tout ce qui se trouvait dans le jardin. D'autres encore disent que l'on a volé les légumes et même les grains sur les parcelles scolaires, avant la récolte, que ces vols ont été faits par des adultes qui n'appartenaient pas à l'école. Ce sont là des choses très décourageantes pour une institutrice énergique et des élèves intéressés. Cependant si le jardin a été convenablement préparé, éclairci, sarclé et biné, jusqu'à ce que les vacances commencent, il aura enseigné bien des leçons utiles, mais

Les conférences si instructives que M. l'abbé Jutras a bien voulu donner dans notre paroisse commencent à porter leurs fruits. Beaucoup de fermiers comprenant la nécessité de l'élevage commencent maintenant à s'y adonner. Les grandes quantités de crème expédiées chaque jour de notre station en sont la preuve. L'un de nos principaux habitants vient même de faire l'achat d'un grand silo pour emmagasiner cet automne la récolte de blé d'inde destinée à l'hivernage de ses animaux. Nous espérons que son exemple sera suivi.

Un fermier de Notre-Dame de Lourdes

l'institutrice ne doit pas être découragée même si les travaux finissent tard.

Cependant le jardinage devrait durer tout l'été, jusqu'au moment où les récoltes sont rentrées, comptées, vendues, les profits calculés et les rapports rédigés. Pour obtenir de meilleurs résultats on devrait tenir le jardin scolaire en bon état pendant les vacances, jusqu'à l'époque de la moisson et des centaines de jardins ont été tenus dans cet état toute l'année.

Choses essentielles au succès

"Vouloir c'est pouvoir". L'institutrice sage et réfléchie, qui désire maintenir le jardin scolaire en bon état, trouvera sûrement le moyen de le faire. Quelques institutrices, — nous espérons qu'il n'y en a pas beaucoup — ont l'intention de partir de l'école aux vacances ou du moins espèrent en partir. Celles-ci prennent très peu d'intérêt dans le jardin et en créent encore moins dans l'esprit des enfants. Cependant la bonne institutrice mérite bien ses vacances et ne devrait pas avoir à s'inquiéter des dangers auxquels le jardin peut être exposé pendant son absence. Le jardin doit être considéré par les enfants et par les parents comme une partie importante de l'enseignement — le laboratoire extérieur de l'école. Les parcelles sont la propriété des enfants qui doivent apprendre à se charger de leur soin et de leur entretien.

Or les soins que le jardin recevra pendant les vacances dépendront du degré d'intérêt que l'instituteur aura réussi à créer chez l'enfant. L'agriculture et l'horticulture doivent être enseignées systématiquement toute l'année. Mais on devrait avoir des

discussions spéciales en mars et en avril sur le jardin scolaire. Vers le premier mai, tout devrait être prêt pour que les enfants puissent mettre à exécution les programmes des mois précédents. Après la préparation du sol, qui exige un travail assez laborieux, et après avoir soigneusement confié la semence à la terre, l'intérêt commence à mesure que les plantes sortent de terre. Il s'accroît avec les observations nouvelles, faites chaque matin. A chaque nouvelle constatation, l'intérêt du jeune jardinier augmente. L'institutrice devrait s'assurer que le travail est fait soigneusement et proprement. Les élèves doivent comprendre qu'ils ont fait quelque chose qui en vaut la peine, qu'ils l'ont bien fait et qu'ils méritent le succès obtenu. Tous doivent être satisfaits des résultats de leurs travaux et heureux de leurs succès. Tous les travaux doivent être faits à temps pour que les plantes soient bien avancées à l'époque des vacances, débarrassées des mauvaises herbes, bien éclaircies et bien binées. En s'y prenant ainsi, on intéressera les élèves au jardin et ceux-ci résoudront le problème des mauvaises herbes pendant les vacances.

Méthodes employées pour résoudre le problème

Beaucoup d'enfants visitent régulièrement les parcelles pendant les vacances et les tiennent en bon état. Quelques-uns y sont poussés par les parents qui s'intéressent à l'école, et qui, à leur visite régulière au magasin du village ou au bureau de poste, vont également visiter les parcelles scolaires.

Dans beaucoup d'écoles, les commissaires se réunissent les samedis après-midis, et ils vont au terrain de l'école, accompagnés par les enfants du village, pour enlever les mauvaises herbes, etc. Les parcelles des enfants, dans beaucoup d'écoles, fournissent une quantité suffisante de fleurs pour les services du dimanche pendant l'été.

Le concierge de l'école du village, qui est généralement employé à l'année et qui passe son temps pendant les vacances à nettoyer et à réparer l'école, devrait s'intéresser au terrain et diriger les travaux des enfants. Dans certaines écoles on nomme des comités pour chaque semaine des vacances et chacun de ces comités est tenu responsable à tour de rôle. Ce système fonctionne bien dans les écoles des gros villages où les enfants vont camper pendant une bonne partie du temps.

On pourrait avantageusement organiser un système municipal de gouvernement pour les jardins scolaires, qui se composerait de conseillers, d'échevins, d'un inspecteur des mauvaises herbes, etc.

Comment soutenir l'intérêt

Les concours et les expositions dans les localités rurales et dans les villes ont merveilleusement contribué à développer l'agriculture et l'horticulture. Ils devraient avoir le même effet sur les enfants; en fait un peu d'argent déboursé par les enfants devrait produire des résultats encore plus sensibles sur les parents. Ces concours à l'école et à la maison ont résolu le problème des mauvaises herbes dans des centaines de districts. On fait l'inspection des parcelles à la fin de juin et de nouveau au mois d'août, et les concurrents doivent également présenter à l'exposition scolaire leurs plus beaux produits. Beaucoup d'instituteurs tiennent une exposition scolaire au commencement de septembre. Les gagnants s'inscrivent à l'exposition de la municipalité et ceux qui rapportent des prix à cette dernière peuvent s'inscrire au concours pour le district entier d'inspection.

L'exposition scolaire, qui comprend des superficies d'étendues différentes, depuis un district simple jusqu'au district d'inspection, constitue le meilleur facteur de progrès, non seulement dans le jardinage scolaire et les travaux agricoles, mais dans toutes les branches de l'enseignement primaire.

LE MARCHE

BESTIAUX

Prix, argent comptant, à Winnipeg, à la fin de la semaine.

Boeufs—

Premier choix	$7.00 à $7.25
Bon choix	$6.00 à $6.35
"Feeders"	$5.85 à $6.00
"Stockers"	$5.60 à $5.85
Moyens	$4.75 à $5.50

Taureaux—

Premier choix	$5.00 à $5.25
Moyens	$4.65 à $4.85
Légers	$4.00 à $4.25

Boeufs—(Oxen)

Premier choix	$5.00 à $5.50
Bon	$4.60 à $4.80
Moyens	$3.75 à $4.25

Vaches—

Bon choix	$5.25 à $5.60
Bon	$5.00 à $5.25
Conserve	$2.75 à $3.00

Génisses—

Premier choix	$5.85 à $6.25
Bon choix	$5.65 à $5.85
Bon	$4.75 à $5.25
"Stockers"	$5.00 à $5.50

Veaux—

Choix, 125 à 325 liv.	$7.50 à $8.25
Moyens	$7.00 à $7.25
Lourds	$5.25 à $6.50

Cochons—

De choix	$8.00
Moyens: de choix	$7.50
Légers	$7.00 à $7.25
Truies maigres	$4.00 à $4.50

LES PRODUITS

Prix du gros

Fin de la semaine dernière

Oeufs—

Frais pondus	15-18

Beurre—

Crêmerie	25-26
Ferme (dairy)	18-21

Saindoux—

En briques	13½
Chaudière (50)	$6.88
Seau (20)	$2.82
Caisse (5)	$8.62
Caisse (3)	$8.10

Fromage—

Nouveau	16½
Twins	17½
Vieux	22
Manitoba	15 à 16½

Viandes préparées—

Boeuf	12-12½
Veau	14
Mouton	16½-17
Porc	11

Viandes cuites—

Jambon	15-18
Bacon	19-21
Epaule	.12½
Porc salé (baril)	$22.00
Bologne	.10
Saucisse de porc	.10

Volailles—

Coqs	08
Poulets	.09
Dindes	.12
Canards	.09
Oies	.09

Alimentation—

Son (tonne)	$25
Gru	$26

Sucre—

Extra, garanti	$6.95

Foin et fourrage—

Manitoba, naturel	$20
No 2	$18
No 3	$16
Sauvage, No 1	$14
Sauvage, No 2	$12
Sauvage, No 3	$11
Blé, No. 4, la tonne	30-31
Avoine, le boisseau	.65
Avoine cassée	$40
Blé d'inde à vaches (la tonne)	$34

Fleur—

Best Patents	$7.00
Bakers	$6.50
Clears	$5.60
XXXX	$4.50

Peaux—

Gelées	12—12½
Brutes, No 1	.05
Brutes, No 2	.04
Laine: rude	16—18

LES GRAINS

Blé—

No 1 nord	137
No 2 nord	134
No 3 nord	132¼

Avoines—

No 2 C W	.60
No 3 C W	.57
Extra No 1 fourrage	.56
No 1 fourrage	.55¾
No 2 fourrage	.54¾

Orge—

No 3	72
No 4	68
Rejeté	61
Fourrage	60

Lin—

No 1 N W C	139
No 2 C W	136

UN MOT SUR LE PAS

La Rivière Carotte

Un petit voyage que j'ai fait à Le Pas tout dernièrement m'a donné l'idée de vous relater ce que j'ai remarqué.

Sur la fin de juin, quand la nature est dans toute sa fraîcheur, Le Pas nous fait très bonne impression, cette petite ville d'avenir assise sur la rive sud de la Saskatchewan.

Sa population est de 2,000 âmes dont plus du tiers est composée de Canadiens-français qui tiennent le haut du pavé dans cette ville du nord. Le voyageur qui se promène dans les rues de Le Pas est tout réconforté de voir les meilleurs magasins tenus par MM. Tourigny, Trémaudan, Lafontaine, Allard et Cuillerier. Il y a de quoi rincer l'oeil et le coeur.

Mais la véritable influence des nôtres se fait remarquer par les oeuvres de foi accomplies en particulier par Mgr Charlebois, aidé des missionnaires, des religieuses et des fidèles.

Quel changement depuis quelques années! Il n'y a pas très longtemps encore, on trouvait l'évêque dans sa cathédrale de **logs** (billots) d'illustre mémoire. C'était l'âge des temps héroïques.

Quelle agréable surprise de la voir remplacée par une construction moderne qui contient tout un monde rappelant le passé rattaché au présent et à l'avenir.

Le passé se résume par la chapelle qui nous dit tout un passé de sacrifices et de dévouement sans compter. La chapelle se trouve en haut, au rez-de-chaussée c'est l'école et le palais épiscopal. L'église et l'école se sont toujours donné la main pour évangéliser et civiliser le monde. Le présent et l'avenir c'est encore l'église et l'école qui forment les esprits et les coeurs tant pour le bien spirituel que temporel des âmes. L'hôpital tenu par les Soeurs Grises fait l'admiration de la ville.

Mon voyage se fit donc à l'occasion de la Saint-Jean-Baptiste, rien d'étonnant que j'y mêle des idées de foi et de patrie. Ces idées ont été merveilleusement développées par M. le curé Norbert Jutras, de Letellier, invité spécialement pour la circonstance à donner le sermon, faire une conférence sur l'agriculture et aller visiter les terres fertiles de la Rivière Carotte.

A l'église, Mgr Charlebois pontifiait. Il était assisté du Rév. M. Jutras comme assistant, les RR. PP. Girard et Thomas, comme diacre et sous-diacre; le R. P. Millet faisait l'office de maître des cérémonies.

Toute la population canadienne s'était fait un devoir d'assister à ces agapes fraternelles. Il fait si bon d'être Canadien, surtout le jour de la Saint-Jean-Baptiste.

Le lendemain, nos braves gens de Le Pas assistaient au départ des excursionnistes en route pour la Rivière aux Carottes. Le canot d'écorce d'autrefois était remplacé par un vaisseau à gazoline qui emportait la joie des visiteurs et l'espérance et l'avenir de quatorze braves colons dont quelques-uns des noms suivent, en train de s'implanter à la Rivière Carotte:

M. Arial, Province de Québec; M. Bernard, province de Québec; Jos. Poirier, Duck Lake; O. Landry, J.-B. Godin, et Jos. Boileau, province de Québec; Denys Pitre, Crooked River, Ont.; M. Duriale, Ils d'Orléans; Jean-Baptiste Roy, Cap Chat; J.-B. Bacon et Jos. St-Godard, de Saint-Jean-Baptiste, Man.; E. Michaud, Ile Verte; M. Bergeron, Trois Pistoles; Flamant.

Le navire partit au chant de O Canada, terre de nos aïeux". Cet air je l'avais entendu chanter bien des fois, mais cette fois les larmes me vinrent aux yeux rien que de l'entendre chanter par ces quatorze gaillards qui allaient prendre possession de leur patrimoine. Oui, nous sommes donc bien chez nous.

Chateaubriand fait le récit, dans son voyage en Amérique, de la prière du soir à bord d'un navire. C'est magnifique comme description, mais où la foi semble absente.

J'ai assisté à la prière du soir de ce campement à une croix planté par Mgr Charlebois qui aurait pu réveiller la foi de plusieurs indifférents. Cette croix marque l'endroit de la future paroisse. Si vous aviez entendu répondre aux accents de piété franche et sincère de ces colons qui mettent tout l'avenir en Celui qui mène le monde, si vous aviez entendu chanter ces défricheurs de terrains, vous auriez trouvé la foi des anciens jours.

La première messe dite par Mgr Charlebois au pied de la même croix fut témoin de la même foi profonde et éclairée. N'est-ce pas la croix qui a régénéré le monde?

Nos quatorze compagnons arrivent avec nous à la vallée de la Rivière Carotte rejoindre sept colons qui s'y étaient déjà établis. Ce qui fait en tout vingt et un colons, de quoi former une petite paroisse. La Rivière Carotte se trouve située à trois milles de Le Pas; elle se jette dans la rivière.

Sur une distance de vingt milles, la qualité de terrain est excellente, sur les rives de la rivière. Le bois de construction est de première qualité. On ne peut rien désirer de mieux pour des colons qui veulent se faire un avenir. La terre y produit tous les grains et les légumes qu'on trouve à la Rivière Rouge. Et ce qui plus est, il y a du poisson et du gibier en abondance pour le colon et le

Voyageur.

AUX DARDANELLES

Londres, 21. — Les pertes totales de l'expédition anglaise aux Dardanelles, en tués, blessés et disparus, se chiffrent par 42,434 officiers et hommes, a déclaré le premier ministre Asquith, aujourd'hui, à la chambre des communes. Ce total comprend les pertes de tous les services, militaires et maritimes.

Le premier ministre ajouta que dans la liste des pertes de 8,084 officiers, il faut comprendre 1,933 officiers tués.

La lutte continue, sans répit, dans la péninsule des Dardanelles. Les alliés attaquent énergiquement sur toute la ligne. Chaque attaque est précédée d'un bombardement par la grosse artillerie française de terre, et de la flotte.

Toutes les attaques ont été couronnées de succès, cependant, nous n'avons pas encore de résultats définitifs.

EN PROVINCE

LE PAS

Le R. P. Guy, o.m.i., descendait du train, samedi dernier, venant d'Ottawa. Il vient ici prendre charge de la paroisse du Pas comme curé, remplaçant le R. P. Fafard, qui est encore trop indisposé pour pouvoir revenir.

• • •

Vingt-sept volontaires qui partaient la semaine dernière, et 14 qui prenaient le train mercredi. Le Pas se trouve à fournir 41 volontaires pour le nouveau contingent, en 15 jours. Trente-sept de ces volontaires sont des Russes.

• • •

M. A. Gillet arrivait samedi dernier avec sa fmille, qu'il était allé chercher à Montréal. En partant d'ici, il y a quinze jours, il avait confié à M. V.-R. Ogier la boucherie qu'il avait achetée de M. Vickers, pour jusqu'à son retour.

• • •

Sa Grandeur Mgr O. Charlebois prenait le train, vendredi, pour Winnipeg, en route pour sa tournée pastorale dans la partie nord-est de son diocèse. De Winnipeg, il ira à Selkirk prendre le bateau qui le conduira jusqu'à Nelson House et de là il conti- la même qualité que le sol à la viron. C'est l'intention de Sa Grandeur de se rendre par la rivière Hayes jusqu'à Port Nelson. Son voyage durera probablement deux mois. Il y a à peine un mois qu'il est de retour de son voyage dans la Province de Québec.

• • •

MM. C. Dubois et M. Sarazin, ainsi que le R. P. Mallet, étaient en ville, dimanche, et rapportent qu'ils ont commencé à construire au lieu choisi pour la nouvelle paroisse sur la rivière Carotte. M. Dubois dit qu'ils ont aussi un puits et qu'ils sont rendus à neuf pieds de profondeur. Il dit que le sous-sol à cette profondeur est de la même qualité que le sol àla surface, qui lui est reconnue comme de première qualité. Les terrains de la rivière Carotte sont donc d'une richesse inouie, inépuisable. Tous s'accordent à dire qu'il faudrait que la rivière montât encore de plusieurs pieds avant qu'ils ne soient affectés par la crue des eaux de la rivière Saskatchewan. Le R. P. Mallet réside là avec les colons qui sont allés s'établir dans cette nouvelle paroisse.

• • •

Les terrains de MM. D. Boileau, L. et D. Cuillerier et P. Bourassa sont en partie inondés par la rivière Saskatchewan. Ces terrains situés à l'embouchure de la rivière Carotte sont ordinairement couverts de prairies et de grand foin et sont extrêmement bas. Quelques fermiers établis le long de la rivière Carotte, sont aussi inondés, mais leurs terrains sont extrêmement bas. Ces derniers, ainsi que ceux à l'embouchure de la rivière Carotte avaient été avertis du danger qu'ils avaient d'être inondés mais s'étaient établis malgré les avertissements répétés qui leur furent donnés.

• • •

Vingt tonnes de marchandises étaient expédiées à M. Louis Morin et à d'autres trafiquants de fourrures, demeurant à Pelican Narrows et dans les environs. Les marchandises étaient expédiées par la Armstrong Trading Co.

• • •

Des fraises de la grosseur d'une petite pomme ont été cultivées en pleine terre par un de nos cultivateurs. Les fruits sont bien mûrs et bien formés. Les plantes qui ont passé l'hiver sans être affectées par le froid sont fortes et vigoureuses.

• • •

Les fourrures suivantes étaient vendues, ces jours-ci, par l'Armstrong Trading Co. à M. F. Hogan: 12 loutres, 6 renards croisés, 15 renards rouges, 278 castors, 1 renard noir, 47 hermines, 14 ours, 107 belettes, 51 martres et 1,675 rats musqués.

• • •

La fameuse inondation qui devait tout détruire au Pas est enfin finie et à venir jusqu'à maintenant elle n'a causée aucun dommage à la ville. L'eau avait monté graduellement pendant un mois jusqu'au 4 juillet, avant que l'eau de l'inondation ayant affecté les villes d'Edmonton, Calgary et Prince-Albert ne fût arrivée jusqu'ici. Le 4 juillet l'eau de la rivière Saskatchewan était aussi haute que dans les années ordinaires, et c'est après cette date que l'inondation proprement dite arriva. Une échelle graduée fut placée à l'embouchure de la rivière du Pas par la Ross Navigation Co., qui donna le résultat suivant:

6 juillet, 5 p. m.: 13.50; 6 juillet, 11 p. m.: 13.60; 7 juillet, 9 p. m.: 14.05; 8 juillet, 10 p. m.: 14.45; 9 juillet, 9.30 p. m.: 14.70; 10 juillet, 9 p. m.: 15.00; 11 juillet, 11 a. m.: 15.10; 12 juillet, 6 p. m.: 15.30; 13 juillet, 6 a. m.: 15.35; 14 juillet, midi: 15.40; 15 juillet, midi: 15.40.

Depuis cette date, l'eau a des tendances à baisser. Ces chiffres sont basés sur le niveau de l'eau de la rivière du Pas à eau basse.

On nous annonce une autre crue d'eau qui à Edmonton a donnée 13 pieds. Cette augmentation d'eau n'affectera nullement Le Pas, la rivière Sasktchewan montera peut-être d'un ou deux pouces seulement.

LORETTE

M. le Curé nous a quitté hier pour la retraite annuelle des prêtres à Saint-Boniface.

• • •

M. l'abbé Laurin est de retour de Montréal chez sa mère pour ses vacances.

• • •

Les Révérendes Soeurs Saint-Joseph de Sandy Bay et de Cross Lake étaient de passage au Couvent de Lorette pour leur retraite annuelle. Deux d'entre elles, Soeurs Sainte-Catherine de Sienne et Soeur Marie de Lorette, prononcèrent à la clôture de cette retraite les voeux perpétuels de pauvreté, de chasteté et d'obéissance.

Le R. P. Lacasse, o.m.i., était leur dévoué prédicateur.

Emile.

SAINT-NORBERT

Connaissez-vous le village de Saint-Norbert? Oh! la douce retraite si gaie et si charmante! Agréablement situé près de la rivière Rouge et Salle, il est bien joli ce village. De grands arbres lui font une couronne de verdure et l'on dirait un Eden placé par le Créateur pour éblouir et charmer l'oeil des touristes, qui frappés de sa beauté, en ont fait un lieu de paisible villégiature. C'est que tout est beau; les champs aux épis dorés comme les prés verts, les routes ombragées comme les bocages où les oiseaux font entendre leurs joyeuses chansons. Et la vieille église et la chapelle de Notre-Dame du Bon Secours, que de souvenirs elles rappellent à nos âmes... Ce délicieux coin du ciel bleu abrite sous sa voûte de nombreuses maisons religieuses et il semble que Dieu s'est plu à les réunir dans notre paroisse, d'une manière toute privilégiée.

Combien de faits historiques encadrent ce village qui a déjà fêté son jubilé d'or.

Les jours s'écoulent heureux et paisibles, la nature nous offre un charme continuel, et redit la bonté de Dieu pour nous, qui la fit si belle et si captivante pour ceux qui ont le bonheur de la comprendre et de l'aimer.

C'est chaque jour un renouveau de bonheur; le soir on se repose dans le calme du crépuscule, les ouvriers revenus de leur labeur rentrent au foyer le coeur content; ils sont heureux de goûter cette paix mélancolique qui enveloppe la campagne à cette heure. Les bruits du jour se taisent peu à peu, encore quelques cris cristallins jetés dans l'air par de petits enfants qui se livrent à leurs derniers ébats, le jour a maintenant fui, les ombres du soir en descendant sur les bois font taire les derniers échos; de chaque coeur monte une prière fervente, vers l'Auteur de ces sublimes beautés!

Pauvre Lierre.

LAFLECHE, SASK.

Mardi dernier, dans notre église, était célébré le mariage de Mlle Edna Buckman, fille ainée de M. et Mme Buckman, à M. O.-J. Bourassa, marchand de cette paroisse. Le Rév. M. Dubois officiait. Une grande foule y assistait.

La mariée était richement habillée de satin blanc orné de voile blanc; Mlle Bélisle, fille d'honneur, était coquettement habillée de rose. Mlle Hélène Comeau, organiste, joua la marche d'entrée.

Après le mariage, un copieux dîner était servi chez le père du marié où l'on remarquait: M. et Mme A. Bourassa, M. et Mme T. Bourassa, M. et Mme F. Bourassa, M. et Mme J.-H .Moore, M. et Mme J. Sewell, M. et Mme John Sewell, M. et Mme D. Preston, M. et Mme Manning, M. et Mme Boyle, M. O. Ball et Mlle Ruth Prester, M. L. Burnell et Mlle Hélène Comeau, M. E. Boyle et Mlle Elnora Fenney, etc., etc.

Le soir, une veillée fut organisée en l'honneur des deux jeunes époux et à laquelle la meilleure société de La Flèche assistait.

De nombreux et riches cadeaux furent donnés aux jeunes mariés.

M. et Mme O. Bourassa étaient très estimés ici; aussi sont-ils accompagnés des meilleurs souhaits de tous.

• • •

On dit qu'il y aura d'autres mariages avant longtemps. Qui sera-ce donc? Ruth, Hélène ou Elnora?

Mais suis-je trop indiscret?

Un invité.



LAURIER

La semaine dernière le Rév .P.-L. Halde, curé à Deloraine, est venu en automobile visiter son frère le Rév. E. Halde, curé de notre paroisse. Il se rendit ensuite à Dauphin, où son autre frère, le Rév. J. Halde, est curé.

• • •

Jeudi dernier, M. et Mme Pierre Gamache prenaient le train pour Winnipeg, d'où ils doivent se rendre à Fisher Branch visiter leurs deux fils.

• • •

Le pique-nique qui a eu lieu samedi dernier a remporté un assez grand succès malgré la pluie continuelle. On y remarquait des gens d'assez loin: de Sainte-Amélie, de Makinak, de McCreary, etc.

• • •

Il y a rumeur d'élection. Si elles doivent avoir lieu, j'espère que nos chers compatriotes sauront voter, cette année, pour un candidat consciencieux, sage, ayant toujours eu une conduite exemplaire. Non pas pour un autre dont la conduite laisse à désirer, car souvenez-vous du proverbe très sensé: Qui a bu, boira!

Ne regardez pas seulement le parti rouge au bleu, car comme disait ici dans sa dernière visite notre cher et regretté archevêque, Mgr L.-P.-A. Langevin, les deux partis se valaient. Notre bienheureux défunt ne se trompait pas et nous en avons la preuve aujourd'hui.

Un patriote.

SAINT-CHARLES

Des amis, flânant l'autre jour sur la rue principale, disaient: "Vraiment, ce coin-ci du village est bien joli."

En effet, en face c'est la rivière, avec, de l'autre côté, une bordure d'arbre magnifique où l'on entrevoit quelques résidences enfouies sous le feuillage vert-clair.

A droite, l'église; puis tout près son parc d'érables et de chênes ondule jusqu'à l'eau. A gauche, c'est notre couvent, gris et massif. Les bois légers et clairs d'une ancienne pépinière en forment l'arrière décor. C'est là la cour de récréation des élèves. Près de là, sourit une Madone entourée de fleurs. Voilà pour l'extérieur.

Entrons.. Ici, c'est encore plus frais et plus clair. La chapelle, les parloirs, les dortoirs et les autres salles d'étude, de classes, etc., sont spacieux et agréables.

Comme les élèves sont bien dans ce couvent. Comme elles y travaillent à l'aise et y réussissent. Le succès, c'est le résultat de leurs examens.

En musique, six des élèves sur huit remportent un plein succès, dont deux avec honneur: Mlles Blanche Carbonneau et Laura Meredith.

Autres classes:

Grade XI. — Plein succès des élèves qui se sont présentées: Mlles P. Whitemore (avec honneur, et quatrième de tout le Manitoba), E. Beaudin, F. Morin, L. Pekary.

Grade X. — Toutes réussissent. Ce sont Mlles A. Bleau, A. Betts, M. Ryan et F. Lambert; les deux premières avec honneur.

Ainsi du grade IX, suivi par Mlles D. Gagné (avec honneur), A. Gagné, E. DeGagné, N. Riley, B. Desbiens et G. D'Amours.

Grade VIII. — Même réussite chez Mlles L. Gagné, E. Price, L. Riley, P. Fortier, M. McLeod, B. Caron, A. Pekary et M.-A. Scott.

Succès total complet. Ces vingt-deux élèves, présentées pour les examens du bureau des études de Manitoba, ont toutes pleinement réussi.

Vraiment, notre couvent des Soeurs Oblates du Sacré-Coeur et de Marie-Immaculée nous fait honneur. Nous en remercions nos bonnes Soeurs et leur souhaitons des élèves toujours plus nombreuses. Elles les mèneront au succès.

. . . .

Décidément, dirent mes amis, il fait bon à Saint-Charles.

Communiqué.

SAINT-ADOLPHE

Samedi prochain, dans l'après-midi, aura lieu au village de Saint-Adolphe un grand pique-nique où il y aura joutes de "base-ball", courses d'hommes et de chevaux, avec collation et rafraîchissements servis sur le terrain.

• • •

Mme Azarie Gauthier et MM. Eugène et Louis-David Nolette, de Sainte-Agathe, étaient en promenade ici la semaine dernière, chez M. et Mme C. Gauthier.

• • •

Mlle Georgette Courchaine est allée passer une huitaine chez ses amies de Saint-Boniface et Winnipeg.

• • •

Naissance. — Mme Lévi Leclerc, une fille. L'enfant reçut au baptême les noms de Marie-Régina-Délia.

FANNYSTELLE

Lundi le 26 courant, fête de sainte Anne, une messe solennelle sera chantée dans l'église paroissiale. L'Association des Dames de Sainte Anne aura charge du chant, etc. Le soir à 8 heures, il y aura exposition du T. S. Sacrement.

• • •

Notre curé, M. l'abbé J. Poitras, est de retour de la retraite prêchée la semaine dernière au Séminaire de Saint-Boniface.

M. Adolphe Guyot est de retour d'une promenade à Sainte-Rose du Lac, Man.

• • •

Résultat des joute de balle au camp qui ont eu lieu au pique-nique du 22 juillet.

Partie des clubs juniors

Fannystelle. — Stevens, R., 3b; Piché, M., 2b; Lavis, 1b; Gryte, A., ss; Piché, L., rf; Gryte, lf; McDermott, cf; Loree, c; Poitras, p.

Starbuck. — Barr, 3b; Tessier, 2b; Powers, 1b; Holland, ss; Rickson, rf; Olson, lf; Sheldon, cf; Miller, c; Brynelson, p.

Umpire: Larocque.

Résultat: 19 à 18 en faveur de Starbuck.

Partie entre les clubs Cubross et Dakotah

Cubross. — O'Connor, ss; Graham, 1b; Wise, C., 2b; McKiness, 3b; McKiness, lf; Ross, rf; Hopkins, cf; Ketchen, c; McKinness, p.

Dakotah. — Gryte, ss; Coates, Jess, 1b; Hallmeyer, W., 2b; Gryte, L., 3b; Gryte, H., lf; Clay, rf; Coates, cf; Gryte, G., c; Phillips, p.

Umpire: Bibeau.

Résultat: 16 à 5 en faveur de Dakotah.

Partie entre les clubs Starbuck et Dakotah

Starbuck. —Ferguson, 1b; Poulin, 2b; Steenberg, O., 3b; Halland, ss; Steenberg, E., lf; Charlie, cf; Conrad, rf; Dechene, W., c; Steenberg, p.

Dakotah. — Coates, 1b; Hallmeyer, 2b; Gryte, L., 3b; Ketchen, ss; Phillips, A., lf; Gryte, H., cf; Gryte, rf; Gryte, G., c; Coates, Jess, p.

Umpire: Bibeau.

Résultat: 7 à 4 en faveur de Dakotah.

Cette dernière partie fut très intéressante. Le prix de $25 fut décerné au club Dakotah et celui de $15 au club de Starbuck.

Il y eut aussi bon nombre de courses à pied, de toutes catégories: hommes, femmes, jeunes filles, enfants ont su montrer leur savoir-faire et ceux qui ont remporté les lauriers ont eu de belles récompenses.

La température était magnifique et il y eut foule sur le terrain.

• • •

A l'assemblée des contribuables du District Scolaire de Fannystelle, tenue lundi dernier, M Edmond Poirier a été élu commissaire, remplaçant M. Ernest Desilets, dont le terme d'office est expiré.

• • •

Mme Arthur Guyot, de Sainte-Rose du Lac, est en promenade chez des parents ici.

Yvonnic.

PAUVRE KAISER!

Paris, 21. — Une lettre particulière de Berlin déclare que les pertes personnelles du kaiser, par le fait de la guerre, sont d'environ cent millions de francs.

Ces pertes sont dues à la dépréciation des valeurs des compagnies de navigation et d'établissements industriels dans lesquels il a de gros intérêts.

Les rois de Bavière, de Saxe et de Wurtemberg, le grand-duc de Bade et d'autres princes ont subi aussi des pertes énormes.

LE FRANCAIS "BOCHE"

Le journal la **Suisse** raconte cette anecdote:

Un homme, visiblement étranger, mais bien, et jeune encore entrait l'autre matin dans un bureau public du quartier de Rive, à Genève.

"Il se découvre... Puis, courtois:

"—La rue du Cochon-Français, je vous prie?

"—Vous dites?

"—Je demande où se trouve la rue du Cochon-Français.

"Ce fut un moment d'ahurissement total dans le bureau, où l'on pensait déjà que l'homme se payait la tête de ses interlocuteurs.

"Mais il avait tiré un indicateur de sa poche. Et, rectifiant, confus:

"—Je vous demande pardon.. Je me souvenais mal. C'était rue du Port Franc que j'avais voulu dire.

"On put alors le renseigner."

A ESSEN

Genève, 21. — Une importante réunion a été tenue à Essen, hier, selon des nouvelles de Bale, entre l'administration des usines Krupp et une délégation d'ouvriers, en vue de régler la controverse soulevée par une demande d'augmentation de salaire.

Directement ou indirectement, 100,000 hommes sont affectés par cette question. On parle déjà de quelques cas de dégâts aux machines.

Les autorités militaires, avant l'ouverture de la réunion, disent les nouvelles de Bâle, ont averti les deux parties que, à moins d'une entente immédiate, des mesures draconniennes seraient employées.

Les chefs de l'usine Krupp auraient accepté en principe une partie des demandes des employés, ce qui aurait amené une paix temporaire, mais les ouvriers ne paraissent pas satisfaits et plusieurs ont quitté le travail. Une grève affecterait grandement les fournitures de munitions, et, pour cette principale raison, les autorités militaires ont adopté des précautions rigoureuses.

LE CHRONOMETRE DES SOLDATS

En campagne on n'a pas toujours de montre; mais les baïonnettes ne manquent pas et on peut s'en servir pour savoir l'heure approximative.

Un soldat met baïonnette au canon et place verticalement son fusil sur un terrain plat. A 6 heures du matin et à 6 heures du soir, l'ombre est infinie; à 7 heures du matin et à 5 heures du soir, l'ombre est encore très longue; à 8 heures du matin et à 4 heures du soir, l'ombre est égale à deux fusils; à 11 heures du matin et à 1 heure du soir, l'ombre égale une baïonnette. A midi l'ombre est nulle. Ces données sont approximatives et ne tiennent pas compte du changement de latitude non plus que du mouvement solsticial. Mais il s'agit de se débrouiller et de faire vite. Ne pas oublier, d'autre part, que jusqu'à midi l'ombre est projetée vers l'Ouest. Après midi elle se projette vers l'Est, c'est-à-dire vers nos grands espoirs.

L'Allumeur de Réverbères

Par

Melle Cumming

Roman de La Liberté

— **No 37**

Ne vous étonnez pas de ce que je vous dis, car, bien que je n'aie pas eu l'honneur de vous rencontrer à Paris, je m'y trouvais en même temps que vous, et j'y ai beaucoup entendu parler de votre mérite et de votre distinction.

Après avoir été si bien accueilli par le monde, il n'est pas probable qu'à votre âge surtout vous songiez à y renoncer.

—Je vous disais donc, Sullivan, que cette Gerty sera toujours pour vous un embarras. Elle sera entre vous et le monde élégant, dans lequel vous êtes appelé par vos goûts et vos habitudes, comme une barrière infranchissable. Vous avez avoué vous-même qu'elle était sans fortune et sans beauté, sa naissance est inconnue, et il est peu probable que si elle vient jamais à retrouver sa famille, elle en tire honneur ou profit: aussi je termine comme j'ai commencé, en vous disant que la raison doit vous éloigner d'une union si peu assortie.

—Je veux bien croire, Monsieur, dit Willie cherchant à réprimer son impatience, que tous les motifs que vous venez de m'exposer avec tant de force vous ont été dictés par mon seul intérêt. J'avoue cependant que vous êtes le dernier homme dont j'eusse attendu de pareils conseils. Je vous croyais au contraire trop au-dessus de l'opinion et trop indifférent aux louanges ou au blâme pour imaginer que vous eussiez jamais pu conseiller aux autres de prendre de tels guides.

Mais, bien que vos avis n'aient pu changer en rien mes sentiments ni mes intentions, je ne vous en sais pas moins gré de la franchise et de la loyauté avec lesquelles vous m'avez parlé. Aussi je veux vous répondre avec une franchise égale à la vôtre; et j'espère vous convaincre que je n'agis point sous le coup d'un fol enthousiasme, mais que mes sentiments sont au contraire basés sur la raison et éprouvés par une longue expérience.

Vous me jugez bien, Monsieur, en me supposant un goût naturel pour la société. Ce goût est tel, que la pauvreté et la retraite dans lesquelles se sont écoulées mes premières années n'ont pu me changer sur ce point, et j'avouerai que c'est là un des principaux motifs qui ont déterminé ma conduite et mes projets; mais si j'aime et si je désire la fortune, c'est moins peut-être à cause des palais, des équipages, et de tout le luxe qu'elle entraîne à sa suite, que parce qu'elle nous facilite l'entrée d'un monde dont l'élégance et la politesse de manières sont ce que je préfère par-dessus tout.

J'avoue donc que je me suis estimé heureux de pouvoir pénétrer, sous la bienveillante protection de M. Clinton, dans les cercles de l'aristocratie parisienne. Et ici j'ajouterai quelques nouvelles explications pour vous faire comprendre comment j'ai été amené à accompagner miss Clinton, et à fournir peut-être par là un prétexte aux bruits absurdes auxquels vous avez plus haut fait allusion. Après les pertes cruelles dont je vous ai entretenu, M. Clinton, dont la bonté pour moi est inépuisable, crut devoir m'engager à venir prendre quelque distraction auprès de lui. Je le rejoignis donc à Paris. Là le mauvais état de la santé du père d'Isabelle et son âge déjà avancé lui rendaient pénible, et même souvent impossible la tâche d'accompagner sa fille au milieu de ce tourbillon de plaisirs dont abonde la capitale de la France. Ma position dans la maison me faisait un devoir de me mettre aux ordres de miss Clinton: j'offris mes services, on accepta, et je fus entraîné sur ses pas dans le monde fashionable qu'elle fréquentait. Je dois l'avouer, je ne tardai pas à y trouver un attrait irrésistible; j'étais fier de la faveur qui m'était faite, et ma vanité n'était pas à l'épreuve de quelques succès que j'obtins. Entraîné par le torrent, je commis fautes sur fautes, et après avoir compromis ma fortune j'allais peut-être compromettre ma position, quand heureusement pour moi le souvenir de ma mère vint m'arrêter au bord de l'abîme, et je ne tardai pas à éprouver pour le grand monde vu de près autant de dégoût qu'il m'avait à distance inspiré d'enthousiasme.

—Vous êtes bien jeune, dit M. Amory, pour être si philosophe, et il est peu d'hommes qui aient le courage de renoncer ainsi au monde.

—Il en est peu, sans doute, répondit Willie, surtout parmi les jeunes gens; mais aussi c'est que peu ont été placés comme moi pour en pénétrer les secrets, et c'est parce que je l'ai bien vu que je m'en suis promptement éloigné avec dégoût. Ainsi les femmes du monde, après m'avoir un moment séduit, n'ont laissé dans mon esprit et surtout dans mon coeur que le néant et le vide, et les qualités brillantes dont elles font parade n'ont fait que me rendre plus chères les vertus domestiques qui leur manquent. Oui, Monsieur, j'ai vu le monde aristocratique et ses pompes, et j'en suis sorti désabusé, emportant avec moi l'amour d'une douce médiocrité; j'ai vu les charmantes divinités de ce moderne Olympe, et elles m'ont appris à aimer davantage la pauvre et modeste Gertrude Flint. En voyant l'éclat et la grandeur, mes désirs se sont bornés au lieu de s'étendre, et la seule chose à laquelle j'aspire maintenant, c'est de vivre avec ma douce Gertrude dans un obscur mais heureux intérieur dont elle fera tout le bonheur et toute la gloire.

Et d'ailleurs que manque-t-il à Gertrude? La fortune? Son coeur n'est-il pas un trésor? La naissance? Mais le sang qui coule dans ses veines ne saurait venir que d'une source pure, si du moins on se plaît à croire que les vertus sont héréditaires et doivent être l'apanage des familles les plus illustres.

Ne croyez pas non plus, continua Willie après une pause, que la reconnaissance seule me pousse à ce mariage. Sans doute je dois beaucoup à Gertrude et je ne pourrai jamais m'acquitter, mais mon amour a pourtant une autre source: je l'aime parce qu'elle a le caractère le plus angélique et le coeur le meilleur que je connaisse.

—Etes-vous sûr, dit M. Philips en faisant un effort sur lui-même, que celle que vous aimez si ardemment vous paye de retour?

—Non, répondit Willie, je n'en suis pas certain. Mais quand bien même je serais déçu dans mon espoir, je ne regretterais point la confidence que je vous ai faite: car, si je n'ai pas le bonheur d'être aimé d'elle, j'aurai au moins l'honneur d'avoir su l'apprécier et l'aimer. Comme je vous le disais, j'ignore encore l'état de son coeur, car depuis mon retour ici des devoirs importants et des obligations sacrées m'ont empêché d'éclaircir une question si intéressante pour moi; mais la visite que j'étais venu vous faire au nom de mon excellent ami avait aussi pour but de prendre congé de vous. Libre de tout autre souci, je pars demain et vais m'assurer par moi-même du destin qui m'est réservé.

En prononçant ces derniers mots, Willie se leva et tendit la main à M. Amory, qui la saisit et la serra avec une cordialité bien différente de la froideur avec laquelle il avait accueilli le jeune homme à son entrée chez lui.

—Adieu, Sullivan, lui dit-il, mes voeux vous accompagnent. Puissiez-vous réussir dans un dessein d'où dépend, je le vois, votre bonheur! Un jour ou l'autre vous vous rappellerez, j'en suis sûr, notre conversation de ce soir.

Quel homme étrange! se dit Willie en regagnant son hôtel. Comme il m'a serré la main en me quittant! Pourquoi ses adieux ont-ils été si affectueux et sa réception si froide? Je n'ai pourtant rien fait pour lui plaire pendant toute cette visite, puisque j'ai rejeté tous ses conseils.

XLIII. — L'entrevue

—Miss Gertrude, dit mistress Prim en ouvrant avec précaution la porte du salon, je connais quelqu'un qui voudrait bien vous voir.

—Et qui, s'il vous plait, ma bonne mistress Prim?

—Une de vos anciennes connaissances, la pauvre miss Patty Pace. Ses rhumatismes l'empêchent de venir ici; si vous vouliez lui rendre visite, vous lui feriez grand plaisir. Pas aujourd'hui, car vous paraissez fatiguée: il ne faut pas que vous sortiez.

—Comment! cette bonne vieille dame a manifesté le désir de me voir, dit Gertrude, eh bien! je vais y aller tout de suite. Le grand air, d'ailleurs, me fera du bien.

Quelque temps après Gertrude se rendait chez miss Pace. C'était le second jour après le départ de sa lettre à M. Amory, et elle sentait le besoin de tromper par le mouvement et l'activité l'inquiétude qui l'agitait malgré elle.

Elle trouva sa vieille amie bien vieillie et toute courbée par les rhumatismes. Elle était accroupie auprès d'un misérable feu, et paraissait souffrir considérablement, mais à la vue de Gertrude un sourire de bienveillance éclaira sa figure ridée.

La curiosité avait chez elle résisté aux années, elle avait même été en augmentant. Gertrude fut accablée de questions sur tout ce qui s'était passé depuis leur dernière entrevue. Les détails sur Saratoga parurent surtout offrir à la bonne vieille un grand inté-

SOUS LA MITRAILLE

Cadavres déterrés par les obus et jetés dans les tranchées. Couché sur un mort.

Samedi le 5 juin 1915.

Ma bonne chère maman:

Nous sommes descendus des tranchées, il y a deux jours, mais malheureusement nous y retournons demain matin: je serai privé d'assister à la messe. Probablement que je devrai combattre. Que Dieu et Marie dans leur divine bonté daignent encore et toujours me protéger. Je suis en bonne santé. Il fait très chaud, nous fatiguons beaucoup, car nous sommes très faibles, c'est forcé: trop d'efforts concentrés, trop de misères et de privations, mais j'offre à Dieu mes peines et souffrances quotidiennes.

Là-haut, aux tranchées, sur la fameuse et sinistre crête de Lorette, tout est bouleversé par l'artillerie, dans un effroyable chaos: on dirait vraiment que l'enfer a déchaîné toutes ses horreurs sur ce coin de terre. Partout des morts à moitié pourris, couverts de vers rongeurs; avec cela une odeur atroce, épouvantable, ici une tête, là un bras, à côté une jambe, c'est horrible à contempler, et avoir sous les yeux continuellement un spectacle semblable! Pendant deux nuits, j'ai couché sur un soldat tué, c'est vous dire le peu de cas que l'on en fait et l'habitude que l'on a de fréquenter la mort. Aussi l'on passe sur le ventre d'un pauvre malheureux dans la tranchée à peine recouvert d'une terre putréfiée. L'on ne mange pas là-dedans et l'on répugne à tout, surtout la viande: l'on boit de l'eau, du vin ou du café, de ce dont on dispose. Plus de 20,000 cadavres recouvrent les pentes de Lorette, tous en putréfaction complète. L'on répand de la chaux, impossible de les enterrer, car la terre est trop bouleversée; c'est comme un cratère de volcan; rien que des trous d'obus, à peine enterrés, ces morts, qui ont donné leur vie pour la patrie ne sont pas même tranquilles ni respectés dans leur dernier asile, dans la mort; les obus arrivent, les déterrent, les font voltiger dans l'espace et les informes débris de ces corps martyrs viennent retomber sur nous avec un bruit flasque, lugubre. Oh! ma chère maman, j'ai vu et entendu de terribles horreurs qui font venir les cheveux droits sur la tête. Et puis le danger! La mort à chaque instant plane sur nos têtes. Ainsi, c'est le bombardement intense de l'artillerie lourde terrible à en perdre la raison. Je m'arrête, je n'en dis pas plus long là-dessus; plus tard si Dieu le veut, je vous dirai tout en détail.

Dimanche c'est la Fête-Dieu. Je la fêterai probablement aux tranchées. Toujours pas de nouvelles d'Eugène, un silence glacial. Pour moi, il est prisonnier, je le souhaite ardemment et je l'espère. J'ai reçu une lettre hier soir d'Aimé, blessé. Il va mieux, la blessure a été très grave et a occasionnée une complication à l'abdomen qui a exigé une opération. La guérison sera longue, mais sans être très douloureuse. La convalescence sera longue aussi, je le désire, c'est assez de moi sur le front; voilà 7 mois que j'y suis en contact avec les balles et les obus. J'ai grand confiance et prie Dieu et ma mère du Ciel de me conserver et me ramener à votre affection avec mes deux frères qui souffrent pour la patrie et pour Dieu.

Je vous quitte, ma mère si bonne et si aimée, en vous embrassant de toutes les forces de mon coeur.

Votre fils qui vous aime,

Lucien Kern.

Au 149e Bataillon d'Infanterie,
9ème Compagnie,
Secteur Postal 116.

• • •

Hersin-Coupigny, (P. de C.)
Samedi, 5 juin 1915.

Chers soeur et beau-frère:

C'est avec plaisir que j'ai reçu votre lettre, datée du 13 mai. Je suis heureux de constater que tout va bien là-bas. Je suis en bonne santé quoique fatigué des durs combats que nous avons livrés du 9 au 15 mai et d'être resté sur les positions conquises par nous sur les armées allemandes. Oh! elles ont vu un peu ce que sont les Français! Comme ils se sauvaient! Il y en a de très braves qui se font tuer sur place plutôt que de céder le terrain ou se rendre, mais combien d'affreux lâches qui se sauvent ou implorent pitié. Nous en avons fait un véritable carnage; nous leur avons fait payer cher aux bandits boches leur séjour sur la crête de Lorette: nous avons toute la crête et la débordons sur les deux ailes, mais les dégoûtants personnages s'accrochent désespérément aux pentes de l'éperon. Nous avons subi des pertes assez élevées malheureusement; c'est dur et meurtrier — une charge à la baïonnette contre un ennemi caché sous terre comme des taupes, dans des souterrains et où des mitrailleuses sont dissimulées habilement. C'est la guerre la plus fatigante et déprimante qui ai jamais existé sur terre, c'est trop long et trop sanglant avec des armes pareilles. Les Boches se servent de gaz asphyxiants. Nous leur rendons la pareille, mais sous la forme plus élégante de belles petites bombes. Les Boches sont tellement dégoûtés de la guerre qu'ils arborent le drapeau blanc dans leurs tranchées. Ainsi l'autre jour à 2 heures de l'après-midi une vingtaine de Boches sortent de leur tranchée pour passer dans nos lignes: 5 ou 6, je crois, y arrivent, mais leurs mitrailleuses boches tirent sur eux, en tuent quelques-uns; les autres pris de peur regagnent leur tranchée, mais je suis sûr qu'ils ont passé l'arme à gauche car les Boches maudits ne pardonnent pas les lâchetés semblables.

Il fait une terrible chaleur: pas de pluie, l'odeur est atroce, les morts sont horribles à regarder et l'on voit ceci à chaque pas, n'importe où vous tournez la tête; ah! l'appétit est loin. Dieu qu'ils sont vilains et affreux, et dire que l'on dort dessus, comme moi, l'autre jour, ou à côté. Il y a des endroits où les cadavres servent de parapets aux tranchées. L'autre jour mon sergent (nous faisions la relève d'autres éléments de troupe) en arrivant dans la tranchée à son emplacement désigné, — c'était la nuit vers onze heures, — fatigué, harassé, trempé de sueur, accoude son fusil contre la tranchée, ôte son sac, le pose à terre et aperçoit quelque chose qui dépassait la tranchée. Il crut que c'était un sac de terre servant à construire ou réparer les tranchées; (ah! il y en faut des millions de petits sacs pareils aux sacs de sel du Manitoba de 50 livres), il s'assit et s'endort. Le matin arrive, il se réveille, s'étire, se dresse, se retourne pour contempler son fameux siège qui lui avait semblé bien dur pendant cette mémorable nuit de tranchée: horreur, il s'était assis sur la tête d'un machabé. Vous pensez alors s'il a déménagé avec prestance en jurant, mais un peu tard, que l'on ne l'y reprendrait plus. Cela arrive souvent.

Sur celui que je couchai, c'était un chasseur à pied du 10e bataillon de Saint-Dié. Il avait à peine 4 pouces de terre sur lui: le bout de ses pieds dépassait la terre de 3 pouces. On trébuchait dedans et l'odeur spéciale, unique, d'un corps en pourriture nous prenait à la gorge. Mon camarade, en colère de ce goût insupportable, courut chercher du grésil, un désinfectant spécial pour les morts, et jeta tout le contenu de sa bouteille sur les deux plus proches dont le dos et les épaules émergeaient du sol. Ainsi vous voyez la belle position enviable? Oh! là! là! A quand la paix et le retour. Priez, oh! priez toujours pour vos pauvres frères qui luttent et souffrent tout ce que l'on peut imaginer moralement; celles-là sont les plus pénibles souffrances, car elles se répercutent sur le physique. Oublions ces terribles choses.

Je vous envoie aujourd'hui avec cette lettre un petit paquet contenant quelques souvenirs de guerre, que j'ai trouvé dans la tranchée conquise par nous le 9 mai. Il y a d'abord deux chapeaux ou parachutes qui servent à maintenir le plus longtemps possible les fusées éclairantes, la nuit. Elles sont en soie blanche, ce sont des Françaises que j'ai trouvées échouées sur les tranchées; ensuite un aigle impérial allemand que j'ai arraché sur un casque à pointe du 111e bataillon d'Infanterie Badois, celui que nous avons battu le 9 mai; deux cartouches boches, j'aurais aimé vous envoyer le chargeur complet de 5 cartouches, mais c'est trop lourd, et une carte vue du salaud qui s'appelle le Kronprinz. Je l'ai prise sur un boche prisonnier. Je vous enverrai bientôt une bague en aluminium provenant de la fusée percutante d'un obus boche. C'est moi qui l'ai faite avec l'aide d'un camarade. Je voudrais bien vous envoyer autre chose, mais c'est trop lourd.

Bien le bonjour à toutes les personnes qui s'intéressent à moi. Je vous quitte en vous embrassant bien fort.

Votre frère qui vous aime,

Lucien Kern.

Au 149e Bataillon d'Infanterie,
9ème Compagnie, 1ère Section.

P. S.—Nous sommes dans l'épreuve, mais "Sursum Corda". Haut les coeurs, c'est pour Dieu et pour la France.

Lucien.

• • •

Dimanche, 13 juin 1915.

Chers soeur et Georges,

En ce moment où je vous écris, à 3 kilomètres de nous (car nous sommes un peu à l'arrière en repos), le canon crache la mort et la mitraille, avec une intensité sans pareille. Dieu que c'est impressionnant, tout en tremble, les vitres tressaillent, la terre semble tressauter sous nos pieds. Ce que les Boches doivent prendre d'obus de tous calibres, c'est affreux. Ah! ils l'ont sec. Voilà quatre jours qu'ils ne mangent que du pain car notre artillerie a démoli et détruit leurs convois de ravitaillement, de sorte qu'ils sont forcés de se mettre une ceinture... et une large...

Je vous quitte en vous embrassant tous de tout mon coeur, et Vive la France!

Votre frère,

Lucien Kern.

LA PROTECTION DE LA SAINTE VIERGE ET DE SAINTE ANNE

La **Cloche**, de Guéméné-sur-Scorff (Morbihan), cite cette lettre du sergent J. B., hospitalisé à Tonneins:

Il faut que je vous conte un fait qui a produit sur moi grande impression. Lors de notre premier assaut, à l'est de M..., je n'avais pas de chapelet — depuis j'en ai reçu un et je n'oublie pas de le réciter matin et soir. — Avant l'assaut, je récitais mon chapelet sur mes doigts et implorais la protection de la bonne mère sainte Anne et de Notre-Dame de Crénenan. Je n'avais pas fini la première dizaine que je fus enfoui dans la terre par un obus, et sans aucun mal je me dégage: tous les camarades me croyaient tué. Je recommence à prier. Dix minutes plus tard, un nouvel obus me terrasse sans aucun mal. Je monte à l'assaut: pas une blessure ni une égratignure. J'ai vu par là que j'étais bien protégé, et aussi jamais plus je n'ai eu peur d'être même blessé.

UN TOUR PENDABLE

On sait avec quelle vigilance et quelle sévérité les Allemands gardent la frontière hollando-belge pour empêcher la contrebande, l'espionnage et surtout le départ des jeunes gens belges pour le front. Fils de fer barbelés, mines, chiens policiers et uhlans: tout est mis en oeuvre pour tenir les Boges prisonniers dans leur propre pays. Et, malgré tout, nombreux sont encore les jeunes Belges qui parviennent à s'échapper pour aller rejoindre la vaillante petite armée du roi Albert. La balourdise allemande ne peut rien contre la malice flamande ou wallonne. Ces jours derniers, un groupe de jeunes Liégeois ont joué aux Boches un tour pendable.

Ils avaient obtenu, non sans peine, de l'autorité allemande, l'autorisation d'organiser une course cycliste sur route, pour amateurs, avec comme parcours: Liége-frontière... Il y eut 26 partants.

Les soldats allemands, désoeuvrés, les virent avec plaisir au départ et aux contrôles. A l'arrivée, les sentinelles allemandes se passionnèrent au plus haut degré en voyant que les 26 coureurs, tout près du but, étaient encore en peloton, roue dans roue: quelle course merveilleuse!

Déjà les Boches s'apprêtaient à acclamer le vainqueur, quand... tout à coup ils constatèrent que les cyclistes, au lieu de ralentir, continuaient à toute vitesse vers le poteau-frontière. Ils se ressaisirent, mais trop tard, tirèrent quelques coups de fusil qui manquèrent leur but. Déjà, les 26 valeureux Liégeois étaient en territoire hollandais, triomphants. Et cela fera quelques bons soldats de plus pour l'armée du roi Albert..

COMMUNION DES MALADES

Notre-Seigneur et l'Eglise désirent que les malades communient souvent, car la communion est, pour les malades surtout, le meilleur remède et le meilleur réconfort. Les personnes qui les soignent doivent donc faire tout leur possible pour leur procurer fréquemment la visite de Notre-Seigneur.

—Remarquez que ceci s'applique à toutes les personnes obligées de garder la chambre.

Voici, à ce sujet, quelques décisions pratiques:

1o Toutes les personnes, confinées chez elles pour raison d'âge, d'infirmité, de maladie, etc., peuvent communier à domicile fréquemment, et même chaque jour si elles le désirent. Le seul point pour elles est de s'accommoder aux nécessités du service paroissial.

2o Les personnes alitées ou presque alitées depuis un mois, peuvent même communier sans être à jeun une ou deux fois par mois.

3o La communion en viatique peut être renouvelée plusieurs fois, si le malade survit et le désire, et cela, sans qu'il soit à jeun et à n'importe quelle heure de la journée.

rêt. C'était là, disait-elle, qu'on voyait la vie élégante et qu'on pouvait surtout faire de bons mariages.

—Mais, dit-elle à Gertrude, après que celle-ci eut répondu à ses nombreuses questions, vous n'avez donc point encore choisi un mari? Cela est à regretter.

—J'espère, dit Gertrude, que vous n'avez pas souffert de votre célibat?

—Oh! miss Gertrude, s'écria la vieille dame en joignant ses deux mains et en parlant d'un ton si lamentable qu'elle eût excité la pitié de Gertrude si le ridicule n'eût été le plus fort, si vous saviez comme on est à plaindre d'être à la merci d'héritiers avides! Je voudrais avoir les ailes de l'hirondelle pour m'envoler loin, bien loin d'eux; mais, que dis-je, des ailes d'hirondelle! l'avidité a des ailes de vautour, ils m'auraient bien vite rattrapée. Mais, ajouta-t-elle en baissant la voix et prenant un air de mystère, ils ne savent pas à qui ils ont affaire et je leur ménage une petite surprise.

—J'ignorais que vous eussiez des parents, dit Gertrude. Je ne connais personne de votre nom.

—De mon nom! Dieu merci, personne d'entre eux n'est honoré de ce nom, qu'ils sont indignes de porter. Ce sont des misérables dont le nom est aussi plébéien que leur âme est vile. Ah! quelles gens, Gertrude! car il n'y a pas longtemps que j'ai reçu leur visite, et savez-vous pourquoi ils sont venus me voir? Pour faire un inventaire de mes biens! Oui, ce sont des misérables. Mais, écoutez-moi, miss Gertrude, vous êtes une jeune fille instruite et capable dont je m'honore d'être l'amie, voulez-vous me rendre un service, j'ai besoin de vous pour écrire, voulez-vous, ma chère Gertrude, écrire le testament de la pauvre miss Patty Pace!

La pauvre femme était si émue en parlant ainsi, que Gertrude en fut touchée de compassion, et qu'elle s'empressa de se mettre à sa disposition, l'avertissant toutefois qu'elle était tout à fait ignorante des formalités à remplir.

Mais, à son grand étonnement, miss Patty était parfaitement au courant de toutes les formalités légales requises pour la circonstance, et le testament fut dicté sans faute et sans irrégularité, dûment attesté, signé et scellé, ainsi quo'n le reconnût quelques mois après, car ce fut vers cette époque que miss Patty passa de vie à trépas, ayant au moins en mourant la consolation dernière d'avoir déshérité ses avides collatéraux.

Il faut ici anticiper sur les événements et dire que celui qui fut désigné seul héritier ne consentit à recueillir ce legs universel qu'à la condition de le partager entre les plus nécessiteux des parents de la vieille demoiselle, bien qu'il eût été constaté que la défunte avait testé dans la pleine jouissance de ses facultés intellectuelles.

Willie Sullivan fut le légataire désigné par miss Patty, c'était la récompense du service que lui avait jadis rendu celui qu'elle aimait à appeler son chevalier rose. Mais si l'esprit romanesque de la vieille demoiselle l'avait portée à payer d'un tel prix un simple acte de complaisance, Willie, de son côté, trouva que la récompense était trop au-dessus du service pour accepter; et il refusa, ainsi que nous l'avons dit. Tout en refusant, cependant, il fut profondément touché de la manière dont la testatrice avait exprimé les motifs qui la déterminaient à ce choix.

Voici la teneur de cette pièce curieuse:

"Une noble dame avancée en âge fait aujourd'hui ses adieux à la vie et à ses illusions. Les maux qui l'accablent depuis quelque temps l'ont avertie que le terme approche et qu'elle va bientôt rejoindre dans les régions de l'éternel printemps les mânes des Pace, illustre famille dont elle était le dernier rejeton. N'ayant plus au monde que des parents collatéraux et qui ne portent pas son nom, miss Patty se croit en droit de désigner celui qu'elle désire mettre en possession de tous ses biens.

"Après avoir interrogé ses souvenirs et passé en revue tous les jeunes gens qu'elle connaît, la testatrice a enfin fixé son choix. Le jeune homme qu'elle désigne, et qui est le plus accompli de ces temps, sera grandement étonné en se voyant désigné par elle, et s'écriera sans doute: Madame, je ne vous connais pas! Mais la vieille et infirme miss Patty se souvient de vous, jeune homme, et du service que vous lui avez rendu. Elle n'a point oublié, et ce souvenir est encore présent à son esprit comme au premier jour, le jeune homme aux joues fraîches et rosées qui la voyant un jour tomber sur le verglas, courut à son secours, lui offrit l'appui de son bras jeune et vigoureux, et conduisit la pauvre infirme jusqu'au lieu où elle devait trouver toute sécurité. Miss Patty est sensible, elle aime la politesse, et la déférence du jeune homme pour une vieille femme malade a profondément touché son coeur. Miss Patty, comme chacun sait, possède quelques biens, et pour qu'ils ne tombent pas en des mains indignes elle en fait don, en toute propriété, à M. William Sullivan, convaincue qu'un jeune homme aussi bien élevé n'en saurait faire qu'un digne usage."

Suivait un inventaire contenant l'énumération de ses biens et une disposition finale qui faisait de tout ce qui lui appartenait, sans restriction ni réserve, la propriété légitime du légataire universel qu'elle s'était si singulièrement choisi.

Ce ne fut pas chose facile pour Gertrude que de rédiger convenablement les idées testamentaires de miss Patty, et il était près de trois heures quand, le manuscrit terminé, elle put enfin retourner à son domicile.

La pluie la prit en route, et ses vêtements furent légèrement mouillés. Emily, qui s'aperçut de cette circonstance, l'engagea à aller se sécher devant le feu du salon, ajoutant qu'elle ne pourrait pas descendre prendre le thé, mais que son père était au salon, et qu'il serait d'autant plus enchanté de voir Gertrude, qu'il avait été seul pendant toute l'après-midi.

Gertrude trouva M. Graham installé devant un grand feu, moitié lisant, moitié dormant; elle prit un livre et vint s'asseoir près de lui sur une chaise basse. Mais bientôt, trouvant que la chaleur était trop forte, elle se retira et fut s'établir sur un sofa à l'autre extrémité de la chambre. Elle venait à peine de gagner cette place qu'un coup de sonnette se fit entendre. La femme de chambre alla ouvrir, et bientôt un visiteur fut introduit.

C'était Willie Sullivan.

Gertrude se leva en tremblant de la tête aux pieds, elle sentait qu'elle n'aurait pas la force de faire un pas en avant. Willie s'avança jusqu'au milieu de l'appartement, vit Gertrude, la salua, hésita un moment et finit par dire:

—Miss Flint est-elle ici?

Le sang monta aux joues de Gertrude; elle voulut parler, mais elle ne put y parvenir. Sa rougeur avait parlé pour elle. Willie la reconnut, s'avança et lui saisit vivement la main.

Gerty! est-il possible!

Le naturel de ses manières, l'élan qui le poussait vers elle, la chaleureuse étreinte dont il serrait sa main avaient rassuré la tremblante jeune fille. Le charme avait produit son effet. Un instant Gertrude crut retrouver entièrement le Willie d'autrefois, l'ami, le compagnon de son enfance, la voix lui revint, elle put enfin s'écrier:

—Ah! Willie! Willie! vous voilà enfin de retour, que je suis heureuse de vous voir!

Le bruit de ces voix fit sortir M. Graham de l'assoupissement dans lequel il était plongé depuis quelques instants et qui l'avait empêché de s'apercevoir du coup de sonnette et de l'entrée de Willie. En voyant le jeune homme, il se leva et fit un pas vers lui. Gertrude, de son côté, s'avança à sa rencontre et lui présenta son ami. On se serra la main et on s'assit.

Le trouble et l'indécision de Gertrude étaient revenus, qu'allait-elle dire à Willie, le questionner sur son voyage, sur le moment de son arrivée?... Mais elle savait depuis longtemps ces circonstances, et bien qu'elle en eût sans doute pour des semaines et des mois à interroger le jeune homme, elle demeurait muette et silencieuse, absorbée par la pensée de leur précédente rencontre, dont Willie ne paraissait même pas se douter. La gêne de Gertrude commençait à gagner Willie, et la présence de M. Graham, qui nuisait à leurs épanchements, ajoutait encore à l'embarras de la situation.

Willie cependant fut le premier à rompre le silence.

—Je ne vous aurais pas reconnue, Gertrude, vous êtes si changée!...

—Comment êtes-vous arrivé? demanda brusquement M. Graham, sans s'inquiéter d'interrompre le jeune homme.

—Je suis arrivé sur l'Europe, répondit Willie. Nous avons mouillé à New-York, il y a juste huit jours.

—Je vous demandais, Monsieur, comment vous étiez arrivé jusque chez moi. Avez-vous pris la voiture publique?

—Pardonnez-moi, Monsieur, je ne vous avais pas compris, je viens de Boston avec ma voiture.

—Quelqu'un a-t-il pris votre cheval?

—Non, je l'ai laissé devant la porte de votre demeure.

A ces mots, Willie se leva, et, comme il faisait un peu sombre, s'approcha de la fenêtre pour voir si sa voiture était encore à la place où il l'avait laissée. M. Graham s'était remis dans son fauteuil et restait les regards fixés sur le feu.

—Depuis quand avez-vous quitté Calcutta?

—Dans les derniers jours de février. J'ai passé le printemps à Paris.

—Et vous ne m'avez pas écrit? dit Gertrude d'une voix altérée.

—Non. Je comptais arriver par le premier steamer, et je tenais à vous surprendre.

Pensant qu'elle avait dû paraître à Willie bien moins surprise qu'il ne s'y attendait sans doute, Gertrude redevint contrainte et embarrassée. Elle reprit cependant la parole pour dire au jeune homme que son silence l'avait inquiétée, et qu'elle s'estimait heureuse de le revoir.

(A suivre).

LES FLEURS

Par René Bazin

—Dis, pourquoi montes-tu tous les soirs sur la terrasse?

—Parce que j'ai du linge à faire sécher, je te l'ai dit cent fois, et que je n'ai pas le temps de m'occuper, dans la journée, des choses du ménage. Tant de tracas, les montres à réparer, les pendules à nettoyer, les clients à servir: "Monsieur l'horloger, je voudrais une clef de montre? Monsieur l'horloger, vous vendez aussi des dorures, pour les fiançailles? On n'est pas dans un temps de réjouissances, je le sais bien, mais il y a tout de même des fiancés, qui ne savent pas qu'ils sont plus près de la mort que de l'amour, mais qui espèrent tout de même et ils ont raison, n'est-ce pas?... Monsieur l'horloger, voici un réveil-matin qui ne sonne plus; pouvez-vous le faire sonner? C'est pour cette nuit." Alors, tu comprends bien que je ne puisse pas monter sur le toit à n'importe quelle heure? J'y vais le soir.

—Mais, tu n'emportes pas toujours du linge: je t'ai regardé.

—Apprends ta leçon!... Evidemment, je n'en porte pas toujours. Je donne un coup de balai; j'examine si les tôles sont en bon état... Et puis, j'aime assez, de là-haut, voir la ville, les rues, les gens qui passent en bas. C'est amusant.

—Emmène-moi donc, papa, puisque c'est amusant!

—Non, j'aurais peur; tu pourrais tomber... Allons, apprends ta leçon!

Il se pencha, le premier, sur la montre dont le boitier était ouvert. La lentille de cristal solidement tenue par le plissement professionnel du sourcil, le tournevis au bout des doigts, il fit semblant de s'appliquer uniquement à découvrir la pièce brisée ou faussée de la machine; mais, en vérité, il réfléchissait aussi à certains dangers que lui faisait courir l'esprit observateur de sa fille. Elle, petite de treize ans, brune, ses deux tresses de cheveux sur le dos, le visage épais et les yeux vagabonds, elle le considéra un long moment, avant de reprendre la lecture muette et mimée qu'elle faisait, remuant les lèvres avec exagération, par besoin d'activité: "Le canal de Panama, commencé par Lesseps, acquis par l'Amérique, est comme un escalier d'eau..."

Le père, chauve, ardent, grimaçant et voûté, travaillait dans la pleine lumière de la fenêtre, et la fenêtre donnait sur la place, au midi. Il passait peu de monde, quoiqu'il dit, en ce temps de guerre, si ce n'est, vers midi et à la tombée de la nuit, des compagnies de marche qu'on exerçait avant de les envoyer à la ligne de combat, ou des soldats désoeuvrés qui fumaient, et s'appelaient "mon vieux", bien qu'ils fussent jeunes presque tous. La place, légèrement en pente, était bordée de maisons à deux étages, sans grâce et sans histoire, d'hôtels qui n'avaient jamais vu tant de clientèle que dans ces jours de guerre et de deux monuments dont on vendait la photographie faute de mieux; la mairie qui ressemblait à une maison de petits rentiers et la justice de paix dont la façade, nul ne saura pourquoi, avait des colonnes corinthiennes, en pierres toutes mouillées, souillées, rongées par les longs hivers. L'horloger habitait la région de l'Est, et la ville ,comprise en ce moment dans la zone des armées, n'avait pas une grange, un magasin abandonné, une fabrique fermée faute d'ouvriers, qui n'eussent été réquisitionnés par l'autorité militaire.

Le jour déclinait. Les camions automobiles, qui n'avaient cessé de descendre ou de monter la pente, à l'extrémité de la place, devenaient moins nombreux; une vingtaine déjà étaient rangés devant la façade de la mairie, les avant-trains bien alignés. Adrienne avait commencé à préparer le dîner, c'est-à-dire un peu de soupe et de ragoût qu'elle faisait bouillir sur un appareil à gaz, dans la cuisine que l'escalier séparait de l'atelier. D'un petit coup de tête, l'horloger jeta sur l'établi la lentille sertie dans le tube de corne, poussa le tabouret sous l'établi, ferma la porte de la boutique, et, s'étant assuré que sa fille était occupée dans la cusine, monta par l'escalier, un étage, deux étages, jusqu'à la trappe qu'il souleva des deux bras tendus en l'air. Il se trouva sur un toit plat, couvert de plaques de tôle soudées l'une à l'autre, et que bordait, des quatre côtés, un muret de briques posées à plat. Cette terrasse servait de débarras à l'horloger; on y voyait des caisses vides dans un angle, une cage à poule, des rouleaux de fils de fer, des perches appuyées au mur de briques, des gaules de lignes liées ensemble, et, au milieu, une cuve, faite d'une barrique qu'on avait seiée en deux. L'homme, sans se montrer, sans se pencher par-dessus la balustrade, considéra les rues de la ville qui commençaient à entrer dans la nuit, et, avec une attention marquée, l'horizon et le bas du ciel, du côté du nord et de l'est. Par là, déjà plusieurs fois, les aéroplanes allemands avaient essayé de s'approcher de la ville, où l'ennemi n'ignorait pas que le commandant d'une de nos armées avait établi son quartier général. Des nuages tendus, comme des voiles déroulaient leurs replis depuis l'horizon jusqu'au zénith, et là se terminaient par des flocons gris, légers, séparés de la masse et coulant avec elle, d'un même mouvement d'une extrême lenteur, vers l'occident. La nuit serait demi-obscure. Bonnes conditions, pour les pilotes des "taubes" défilés derrière les forêts, là-bas.

Cependant, le ciel n'avait pas de voyageurs, si ce n'est un vol très lointain de corneilles, tournoyant au-dessus d'un charnier.

—Papa? C'est prêt!

L'horloger se baissa, et, passant la main entre les planches d'une caisse vide et le muret de la terrasse, tourna un bouton électrique. Aussitôt, dans la cuve, l'eau devint lumineuse.

L'homme descendit trois marches, laissa retomber la trappe, et rejoignit l'enfant.

A la même heure, Luc Lequern, sergent aviateur, pilote dans l'escadrille M. F. 17, c'est-à-dire, Maurice Farman 17, donnait l'ordre de sortir son biplan du hangar. La grande tente de toile verte (le Bessonneau, comme ils disent) était établie à la lisière du bois, et même sous les branches des hêtres, afin d'échapper, le plus possible, aux observateurs ennemis. Devant elle, s'étendait la prairie Rousset, en pente légère vers la ville, et, de l'autre côté des maisons, à trois kilomètres, une autre prairie montait vers une colline boisée. Le pilote, mince, tout rasé, avait le visage mobile et les yeux clairs et ardents qui décelaient une nature d'une extrême sensibilité, gouvernée par une volonté forte. Il était vêtu d'un maillot de laine grise, n'avait ni casque ni gants, et préférait, à toutes les lunettes, la plaque de mica encastrée dans le bord, surélevée en avant, de sa nacelle. L'observateur, simple soldat, vêtu d'une culotte de velours et d'une veste de cuir, avait l'allure traînante et la parole aussi, mais son regard, comme celui de l'autre, ne bégayait ni ne tardait jamais.

Soirée qui commençait à rafraîchir la terre! Une nappe de vent sans poussière, et que les forêts avaient refroidie, coulait sur l'herbe et sur la ville. L'équipe d'ouvriers fit rouler le biplan hors du hangar; le sapeur mécanicien, qui avait déjà vérifié les tendeurs des "cordes à piano", manoeuvré les commandes, fait remplir les réservoirs d'essence et d'huile, donna un dernier coup d'oeil à l'appareil, et dit:

—Tout est prêt, sergent.

Le pilote, l'observateur, montèrent entre les cordes d'acier, prirent place dans la nacelle, l'un devant, l'autre en arrière. Au-dessus du sergent, une mitrailleuse, montée sur un pivot, pointait le ciel demi-clair son canon comme une lame d'épée. Déjà la grande hélice d'acajou, à l'arrière du biplan, lancée par le mécanicien, commençait de tourner. Le moteur avait été "mis au ralenti". Les hommes retenaient les ailes, les gouvernails. Le pilote écoutait le moteur.

—Il tape bien! dit-il.

Aussitôt il agit sur une manette, fit ronfler l'hélice, écouta encore et, satisfait, leva le bras gauche. Les hommes luttaient contre le biplan qui voulait s'envoler. Ils lâchèrent prise, tous ensemble, quand le pilote abaissa le bras, et, courant sur l'herbe, puis se soulevant, puis porté par ses seules ailes, l'appareil "décolla". D'abord il tourna en s'élevant au-dessus de la prairie, et fit même deux tours parce que le pilote, comme un oiseau voulait éviter les remous qui secouent les appareils au-dessus des forêts, jusqu'à plus de deux cents et trois cents mètres du sol. Puis, tirant un peu la commande à soi, et continuant de monter, le sergent piqua droit au nord-est, contre le vent.

Il avait une mission définie: faire une ronde jusqu'aux lignes françaises, en évitant de se faire canonner par les pièces allemandes, empêcher les "taubes" de sortir, puis rétrécir les cercles autour de la ville et, s'il n'apercevait rien dans le ciel, remiser l'oiseau blanc.

Il remplit en une demi-heure la première partie de sa mission, qui était surtout périlleuse à cause des difficultés d'atterrissage dans la nuit. Mais la nuit n'était pas toute noire. Le long des lignes, les soldats, couchés ou debout dans les tranchées, entendirent le bruit d'ailes du grand guetteur, et, depuis le premier jusqu'au dernier poste, ceux de la même armée connurent par là qu'on redoutait une visite par les airs, et que le service d'espionnage avait sans doute prévenu le chef de "quelque chose". Puis, tournant, le pilote, par-dessus les collines et les vallées, revint sur la ville, qu'il prit comme centre d'un grand mouvement en spirale.

—Sergent, regardez au-dessous de vous, du côté de la mairie, si je vois bien.

—Quoi?

—Les lueurs!

—J'en aperçois deux.

—Moi, trois.

—C'est peut-être le reflet d'un bec de gaz sur le pavé mouillé? Nous allons voir!

A 80 kilomètres à l'heure, les cordes à piano sifflantes, l'armature de bois craquant et gémissant, ils s'éloignèrent vers le sud. Les lueurs diminuèrent, mais le reflet d'un bec de gaz aurait plus vite disparu. L'aéroplane revint, droit au-dessus de la partie de la ville où se trouvait la place. Les deux hommes ne pouvaient se parler que par le téléphone, bien qu'ils fussent à un mètre l'un de l'autre, à cause du ronflement de l'hélice et de l'ouragan dont ils allaient, enveloppés.

—Toujours trois!

—Oui, et, au milieu du triangle, j'en suis sûr maintenant, c'est le quartier général et le dépôt des mitrailleuses.

—J'atterris au pré Calvet.

Le pré Calvet faisant pendant de l'autre côté de la ville à la prairie Rousset. Malgré la pente plus forte, et le danger, le pilote ramena sur l'herbe et l'arrêta.

—Je t'attends, Michel!

L'observateur descendit à pied jusqu'à une maison assez voisine, et chercha, en faisant le tour du quartier, à retrouver l'une ou l'autre des lumières qu'il avait aperçues de là-haut. Rien ne pouvait expliquer les trois foyers lumineux. Alors, comme il était sûr de la place de l'un d'eux, tout à la pointe d'une rue en biseau, il prévint l'état-major.

A deux heures du matin, les gendarmes pénétraient dans la maison de pointe. Elle était occupée par une fille, d'origine allemande, oubliée dans les râfles précédentes. Sur le haut palier, découvert, d'un escalier extérieur, on trouva une cuve en ciment, dont le fond était fait d'une plaque de verre dépoli. Et sur la plaque, la lampe électrique était encore allumée. Le second foyer fut plus difficile à trouver. Il avait été établi sur le toit d'une tour en ruine, et on ne sut jamais qui venait, probablement chaque soir, préparer le signal pour guider l'ennemi. A trois heures, les gendarmes cernaient la maison de l'horloger. Ils appelèrent. Ce fut la petite qui vint ouvrir, en chemise et en petit jupon.

—Ne lui faites pas de mal!

—Tu sais donc ce qu'il fait?

Elle ne savait qu'une chose, c'est qu'il avait d'étranges façons. Guidés par elle, ils montèrent l'escalier, ouvrirent la trappe, et, dès qu'ils virent la cuve de bois, crièrent aux compagnons restés dans la boutique:

—Tenez-le bien!

Mais l'horloger, peut-être dès le commencement de la nuit, s'était échappé de chez lui, et on ne le prit que deux jours plus tard, déguisé en berger, à plus de dix lieues de la ville .

René Bazin,
de l'Académie française.

—L'Echo de Paris.

LA GRANDE BATAILLE DE VARSOVIE

Appuyés sur leurs forteresses, les Russes opposent aux armées austro-allemandes une résistance acharnée

Londres, 22. — Pendant que des prières pour la victoire sont dites aujourd'hui dans la Russie entière, les Autrichiens et les Allemands continuent leur avance sur Varsovie, par le nord, l'ouest et le sud. En même temps, ils s'approchent, au nord, de Riga, sur la Baltique, d'où leur avant-garde n'est plus qu'à environ 35 kilomètres.

Le ton des dépêches de Petrograd indique que le pays est parfaitement conscient de la gravité de la situation militaire, mettant en jeu, non seulement le sort de la capitale polonaise, mais l'intégrité de l'armée russe en Pologne; les sections opérant dans le nord et dans le sud, pouvant être coupées en deux par une défaite décisive le long de la ligne de chemin de fer Lublin-Chelm.

C'est le long de ce secteur que les Russes luttent désespérément, en ce moment; car ce secteur est la seule grande voie de communication de la Pologne avec la Russie du sud, s'étendant de Lublin et Chelm vers Odessa. La partie de l'armée teutonne qui a été signalée plusieurs fois à 10 kilomètres du chemin de fer et, selon la version autrichienne, ayant percé le front russe, devrait se trouver, actuellement, à portée de fusil de la ligne ferrée, mais on ne croit pas qu'elle s'en soit emparée. Au nord de Lublin, cependant, les forces teutonnes se sont avancées à la tête de pont des positions au sud d'Ivangorod et poursuivirent vers le nord. Autour du cercle, qui se rétrécit autour de Varsovie, elles font de continuels progrès, quoique rencontrant une sérieuse opposition le long de la rivière Narew, au nord-ouest de la capitale.

En général, partout ailleurs, les Russes reculent. Dans leur retraite, ils brûlent, non seulement les ponts et détruisent les routes, mais ils dévastent le pays par le feu et la dynamite, s'amparant de toutes les provisions et détruisant celles qu'ils ne peuvent emporter, poussant devant eux le bétail et tous les animaux vivants, ne laissant aux envahisseurs que des contrées ruinées et désolées.

Toute la Courlande a été ainsi dénudée de la tache rouge de Windau en flammes, est visible de plusieurs kilomètres.

En dehors de l'avance sur Riga, les opérations en Pologne occupent un front de plus de 1,400 kilomètres, divisible en trois principales parties: La première, le long de Narew, nord et ouest de Varsovie; la deuxième, le centre sur la Vistule, entre Varsovie et Ivangorod; la troisième, dans la vicinité de Lublin où les Allemands et les Autrichiens combattent pour la possession du chemin de fer.

La situation, comme la voit la presse anglaise, est critique, et les articles de tête rappellent à la Russie que, de même qu'elle a tenu tête aux Allemands aux portes de Varsovie, l'automne dernier, et qu'elle les a obligés à reculer à plus de 20 kilomètres de Lublin, elle devrait, de même, aujourd'hui, pouvoir les arrêter.

Londres, 22. — Une dépêche de Petrograd au "Morning Post" dit:

"Le grand duc Nicolas a fait manoeuvrer ses armées de façon à amener les ennemis dans des positions qui lui permettront de lancer sur n'importe quel point des forces supérieures. C'est une des plus anciennes règles de stratégie, connue sous le nom de principe de la défaite partielle. Elle fut employée pour la première fois par Epaminondas à la bataille de Leuctres, où le général thébain vainquit les Spartiates.

"Rarement dans l'histoire un grand chef d'armée a été si bien placé que le grand duc pour l'application de ce principe. Les mâchoires allemandes comme des casse-noisettes se resserrent chaque jour davantage mais le grand duc n'a pas l'intention de leur permettre actuellement de s'apesanter sur la noix russe en faisant les quelques efforts nécessaires pour arriver au succès.

"Il semble maintenant qu'il ait décidé tout d'abord de lancer des attaques dans le nord et de résister en attendant aux attaques livrées dans le sud par l'ennemi.

"Se trouvant à l'intérieur d'un demi-cercle où se rencontrent de nombreuses lignes de chemin de fer il est à même de lancer à tout instant la plus grande partie de ses forces sur l'une ou l'autre des armées allemandes qui les attaquent."

Petrograd, 22. — La communication officielle suivante a été envoyée par le quartier général cette nuit:

"Dans le district de Shavli, l'ennemi se concentre sur des lignes à l'ouest de la route Mitau-Shavli.

"Dans le district du Trans-Niemen, il y eut une bataille acharnée hier, sur la rivière Jessia, au sud-ouest de Kovno.

"Sur le front Narew, près de la tête du pont de Rojany (Rozan) eurent lieu de terribles engagements. Près des villages de Mrotehka et Kavka, au cours d'une contre-attaque, les cosaques rencontrèrent et sabrèrent une compagnie allemande.

"Sur la gauche de la Vistule, nos troupes occupèrent le front Blonie-Nadarzyn et les défenses avancées de Ivangorod.

"La bataille entre la Vistule et le Bug a encore eu hier un caractère terrible. L'ennemi a concentré ses principaux efforts dans la direction de Baljitze, Travniki, Voislavitze et Gronbechoff, plusieurs villages sur les hauteurs, changeant plusieurs fois de mains.

"Sur le Bug, il y eut de furieuses luttes, de Krylow à Dobrotvore. Sur un front s'étendant au-dessus de Sokol, nous avons repoussé l'ennemi de la rive droite du Bug et fait environ 1,500 prisonniers dans le village de Potourjitze."

BATAILLE AERIENNE

Trois taubes sont abattus par les Anglais

Londres, 21. — D'après des récits qui circulent à Londres, trois grands aéroplanes allemands ont été détruits dans une grande bataille aérienne à laquelle ont pris part l'autre jour, 12 aéroplanes anglais, de grande vitesse, au large de l'embouchure de la Tamise.

Les aviateurs allemands auraient, dit-on, traversé la mer du Nord, dans l'intention d'accomplir un raid sur la côte d'Angleterre.

Approchant du rivage, ils décrivirent des cercles immenses, donnant ainsi aux observateurs le temps d'avertir par télégraphe les aviateurs anglais, qui par groupes de deux ou trois, se précipitèrent à l'attaque et livrèrent immédiatement bataille.

Les Allemands s'élevèrent à une grande hauteur, poursuivis de près. Les personnes qui, des centaines de mètres au-dessous étaient accourues sur le rivage pour suivre les péripéties de la lutte virent alors les machines s'élancer en avant et en arrière, brillant dans la lumière du soleil, puis entendirent les moteurs ralentir leur marche, et le bruit de fusils et de revolvers. Quatre aéroplanes anglais vinrent tout d'abord en contact avec les Allemands et quand d'autres aviateurs anglais prirent part au combat, les Allemands virent leur retraite coupée du côté de la mer.

Tout d'abord on vit toucher l'avion allemand qui était en tête. Le second disparut dans une masse de flammes, avant d'aller plonger dans la mer.

La bataille cette fois-ci avait changé de place et se livrait si loin au large que les spectateurs placés sur la côte ne purent plus suivre les petits points noirs dans les nuages.

Le lendemain des bateaux rencontrèrent l'un des aéroplanes allemands qui flottait sur la mer. Les aviateurs, qui l'occupaient attachés sur leurs sièges, la tête trouée par des balles. Le troisième aéroplane aurait, dit-on aussi été perdu.

L'INTERVIEW DU PAPE

Paris, 22. — Une lettre autographe du pape Benoit XV, au cardinal Amette, archevêque de Paris, dit:

"Nous désavouons absolument l'article de M. Latapie, qui ne représente ni nos idées, ni nos paroles, et a été publié sans nous avoir été préalablement soumis et sans notre permission."

Le pape répète sa précédente déclaration, que ses vues peuvent être trouvées dans ses déclarations publiques officielles, et non déduites de conversations privées. Pour rendre son attitude plus claire encore, le pape envoie la copie d'une interview accordée par le cardinal Gasparri, secrétaire d'Etat de la papauté au "Corriere d'Italia" de Rome, et de lettres du même cardinal, aux ministres de Belgique et d'Angleterre, accrédités auprès du Vatican; la première, condamnant l'invasion de la Belgique et le traitement du clergé, et les autres affirmant que jamais le pape ne s'était prononcé contre la légalité du blocus de l'Allemagne.

La lettre du pape Benoit répond à une lettre du cardinal Amette disant que l'interview Latapie avait produit en France une impression pénible.

LES FOURNITURES POUR L'ARMEE FRANCAISE

La France a besoin de cent vingt mille tonnes de viande frigorifiée par an

Paris, 25. — L'achat de 120,000 tonnes de viande frigorifiée par an pour l'armée française, jusqu'à la fin de la guerre ou jusqu'au 31 décembre 1916, a été approuvé par M. David, ministre de l'agriculture et Eugène Manclère, directeur de l'intendance.

Il sera permis aux compagnies faisant des affaires avec le gouvernement d'importer leurs produits sans payer de douane.

Exploits de l'Armee Francaise

D'après le "Times"

Dans une série d'études, le "Times" fait l'historique, de la guerre de tranchées, en rendant un éclatant hommage à la valeur des soldats et à l'action du général en chef, en particulier dans l'organisation et l'armement de l'armée.

Le mot usure est un terme qui fut souvent employé à tort et mal compris. Appliqué à la tactique employée par le général Joffre pendant cet hiver, il désigne cette sorte de guerre dans laquelle l'ennemi est retenu devant des positions qui s'étendent sur une longue ligne et soumis à une série d'attaques dans laquelle il perd plus que ses agresseurs. Le général Joffre vit très clairement que le premier soin des alliés devait être de diminuer le nombre des soldats allemands. Une guerre d'usure est profitable à l'un des belligérants ou bien si ses pertes sont hors de proportion avec celles de l'ennemi, ou bien si l'offensive de l'ennemi est arrêtée pendant qu'il reçoit des renforts. C'était le double but poursuivi par le généralissime français.

Les lignes ennemies s'étendaient de l'embouchure de l'Yser aux pentes du Jura sur une longueur de 800 kilomètres si nous suivons tous les détours des lignes. Sur cette distance les Belges occupaient 25 kilomètres, les Anglais 50 et les Français 725. Toutes les tranchées n'étaient naturellement pas défendues aussi fortement. A certains points des sommets des Vosges, la ligne pouvait être maintenue en occupant certains points stratégiques, mais il y avait d'autres régions où la guerre s'était changée en une véritable partie d'échecs à cause du caractère imprenable des deux fronts.

L'espace compris entre la mer jusqu'à Albert, le voisinage de Soissons et de Reims, le nord de la Champagne, l'Argonne, Verdun, Nancy et la partie sud des Vosges étaient des sections qui demandaient une protection spéciale. Cependant, toutes les déductions faites, c'est une tâche extraordinaire pour une armée d'un million d'hommes de tenir une ligne de plus de 800 kilomètres. Elle exige une vigilance incessante et impose une terrible tension d'esprit pour les hommes et pour les officiers. Aucune permission ne fut accordée durant ces mois-là, et ce n'est pas avant février qu'il fut permis dans certaines circonstances à des hommes mariés de se rendre dans leur famille.

Nous pouvons à peine nous représenter ce que signifiait ce long hiver dans les lignes françaises où les bataillons étaient souvent obligés de rester dans les tranchées quatre ou cinq fois plus longtemps que sur le front anglais.

Fort heureusement, une grande partie du terrain convenait bien au travail de tranchées. Le long de l'Yser, le sol est marécageux, mais sur le saillant d'Ypres un peu meilleur, pendant que le sol crayeux de l'Aisne rend l'existence peu agréable. Mais dans le sol léger de la vallée de l'Oise, au nord de la Champagne, les choses vont mieux, et les bois de l'Argonne et les Vosges permettaient d'établir des colonies dans la forêt. Il y a eu des endroits terribles tels que la Boisselle, près d'Albert, où les lignes françaises traversaient un cimetière, mais c'était une exception. Au point de vue de l'alimentation, les troupes françaises n'étaient pas nourries avec la variété prodigieuse des Anglais, mais elles avaient tout ce qui était nécessaire, et leur pain et leur café sont ce qu'il y a de mieux dans le genre au monde.

Le "grignotage"

Non seulement le front français fut maintenu, mais une série d'attaques furent faites, qui ébranlèrent fortement les forces de l'ennemi. Il y eut des mouvements sur l'Yser; il y eut l'avance au nord de Lens qui se termina par la prise de Vermelles, et il y eut surtout le grand mouvement effectué par le général Langle de Cary au mois de février, dans le nord de la Champagne, avance qui amena les canons français presque à portée de la ligne de chemins de fer derrière le front allemand.

Dans toutes ces opérations, les pertes allemandes furent beaucoup plus importantes que celles des alliés. Même au cours du combat de Soissons, en janvier, où les contre-attaques allemandes réussirent, l'ennemi perdit probablement deux fois plus de monde que les Français, et, dans les combats de Champagne, 10,000 morts allemands furent enterrés, 2,000 hommes furent faits prisonniers et deux régiments de la garde prussienne furent presque anéantis. En dehors de ces actions, dont l'usure de l'ennemi fut le but principal, certains autres mouvements furent entrepris dans l'intention d'occuper des points intéressants en vue d'une future offensive. Tels furent le combat des Eparges, dans la Woevre, et le mouvement sur la rive gauche de la Moselle, à travers le bois de Le Prêtre, opérations qui rétrécirent beaucoup la hernie de Saint-Mihiel et menacèrent gravement les communications de l'ennemi. Telle fut encore l'avance dans le sud des Vosges, qui amena les Français à 15 kilomètres de Mulhouse.

Que cette usure de l'ennemi ait pu être poursuivie pendant six mois en même temps qu'était maintenu le front de 800 kilomètres, c'est là une preuve de la vitalité merveilleuse de l'armée française et de la ténacité de ses chefs.

L'organisation française

Mais la tâche la plus importante était faite en silence, derrière le front, au quartier général et dans tout le pays. Le général Joffre s'appliquait à remédier aux défauts que l'expérience avait révélés, à préparer ses nouvelles armées et à organiser les ressources de la nation.

Il avait déjà éloigné de l'armée les officiers non compétents. Chaque chef était maintenant un soldat éprouvé et l'âge moyen des généraux avait été réduit de dix ans environ. Dès le début, il avait refusé de suivre les précédents allemands et avait créé une stratégie nationale appropriée aux circonstances et au génie du peuple français. En novembre, il avait une armée entièrement aguerrie et perfectionnée par la guerre. Mais la lutte des trois premiers mois avait coûté cher. Il était nécessaire de combler les vides et de maintenir les effectifs des armées; en second lieu, il fallait trouver des armées nouvelles pour une offensive future. Il était également nécessaire de s'approvisionner de munitions dans des proportions colossales.

Je ne crois pas que l'histoire fournisse un parallèle d'un aussi grand problème avec d'aussi peu nombreux développements nouveaux et compliqués, qu'il fallait résoudre au milieu d'une lutte à mort. Il ne s'agissait pas d'utiliser des ressources déjà disponibles et organisées. La tâche du général Joffre était une réforme organique de l'armée et une réorganisation nationale précise. Cela eût été impossible s'il n'avait eu derrière lui un peuple inspiré par l'esprit de sacrifice. Il n'y eut pas de politiciens pour faire de l'obstruction. Le généralissime fut un dictateur national et les hommes politiques ses collègues volontaires. Il n'est pas possible, dans un aussi bref espace, d'expliquer les mesures prises pour augmenter la force de l'armée française. Il suffit de dire que d'importants contingents, jusqu'ici exempts du service, furent convoqués, que tous les réservistes furent incorporés et que la classe 1915, qui, normalement, aurait dû commencer son entraînement à la fin d'août, était sous les drapeaux avant la fin de 1914. En même temps, des mesures étaient prises pour convoquer des classes plus jeunes. Le résultat fut, qu'avant le printemps, les forces actives de l'armée française étaient largement augmentées et que des réserves substantielles seront disponibles durant l'été et l'automne.

Plus compliqué était le problème de l'armement. Il y a dix mois qu'en France on s'est rendu compte de la nécessité d'un effort national organisé que nous avons ressentie en Angleterre ces temps derniers. Chaque usine, chaque atelier qui pouvait être adapté à la fabrication des canons et des obus fut utilisé. Le résultat fut que l'approvisionnement en mars avait augmenté de 600 pour 100 par rapport au début de la guerre, proportion qui doit maintenant atteindre 900 pour 100. On n'avait pas seulement en vue la quantité, mais la qualité. De nouveaux types de canons lourds, de grenades à main et de bombes et tout le matériel nécessaire pour la guerre de tranchées furent improvisés avec une rapidité étonnante.

Il faut comprendre que ce ne fut pas seulement un effort officiel, mais un effort national. Partout il s'est formé des Comités d'industriels notables et chaque fragment d'usine et toute l'intelligence du pays ont été utilisés. Il reste sans doute beaucoup à faire encore mais ce qu'a fait la France jusqu'à présent est un enseignement au point de vue de l'organisation nationale.

Dans cette oeuvre, la France a un grand actif. Nos difficultés de main-d'oeuvre lui ont toujours paru incompréhensibles. En premier lieu, la gravité de la guerre a été intimement ressentie dans totues les classes et il n'y a aucun désir de faire grève, même si on en avait eu les moyens. En second lieu, l'existence du service militaire obligatoire fut d'une aide inestimable pour les autorités quand la crise des munitions commença à se faire sentir après la bataille de la Marne. Il n'était pas nécessaire pour l'Etat de reprendre la direction des usines privées; la plupart des ouvriers étaient des soldats soumis à la discipline militaire. Beaucoup de ceux qui avaient été mobilisés furent rappelés dans leurs ateliers et il n'y eut pas gaspillage de compétence.

Les services auxiliaires de l'armée furent en même temps portés à un haut degré d'efficacité.

Depuis le début de la guerre, les chemins de fer français ont transporté d'un point à l'autre du théâtre des opérations plus de 100 divisions au moyen de plus de 10,000 trains ayant effectué des voyages variant de 100 à 600 kilomètres. Les 12,000 automobiles de l'armée ont été utilisées pour transporter des troupes à raison de 250,000 hommes par mois. Comme dans l'armée anglaise, le ravitaillement a été régulier et excellent, et le service médical a été également parfait. Malgré l'inclémence de la saison hivernale, la mortalité a été plus faible qu'en temps de paix.

Les critiques militaires se livraient, au cours de l'hiver, à des conjectures sur la direction de la grande offensive. La plupart étaient enclins à croire qu'elle se produirait en Alsace, ou sur les hauteurs de la Meuse, dans la direction de Metz.

Dans ces régions, il a été gagné beaucoup de terrain, mais le mouvement principal, qui se poursuit actuellement, a été celui effectué par l'armée qui se trouve dans le secteur au nord d'Arras. La valeur qu'aurait un succès de ce côté est facile à comprendre. Si l'offensive était poussée assez loin au delà de Lens, elle menacerait les communications principales de tout le front allemand. Il est vain de spéculer sur des tentatives non encore terminées. Les Français se sont emparés du terrain commandant les plaines de la Scarpe et ont infligé des pertes terribles à l'ennemi. La vue d'une "préparation" de leur artillerie, lorsqu'un violent feu d'obus se poursuit pendant des heures avec la rapidité d'un feu de mitrailleuses, est une preuve de l'efficacité du travail acharné auquel le général Joffre s'est appliqué cet hiver.

M. JACQUES PARENT

Depuis quelques jours des nouvelles du comté de Morris nous apprenaient qu'on faisait auprès de M. Jacques Parent de Letellier des instances réitérées pour le décider à rentrer dans la vie politique qu'il avait annoncé quitter par une lettre récente. Les sollicitations de ses anciens électeurs se faisant chaque jour de plus en plus pressantes, M. Jacques Parent a consenti à rentrer de nouveau dans l'arène politique. Il sera donc candidat indépendant. Plus de quatre cents électeurs avaient signé la dernière requête présentée à M. Jacques Parent afin d'obtenir sa rentrée dans la vie politique.

Ce qui fait qu'on a insisté si fortement pour que M. Jacques Parent rentre dans la vie politique, c'est que ses amis du comté de Morris savent qu'il est un fermier émérite, un fervent des choses agricoles. C'est le type du représentant que se doit donner un comté agricole comme Morris. Ses amis observent encore judicieusement que la classe agricole a droit à des représentants qui viennent de ses rangs, connaissent ses besoins et soient continuellement en contact avec les choses de la terre. Devant toutes ces raisons, M. Jacques Parent a consenti à quitter sa retraite où il pouvait vivre heureux et hors du tumulte et des préoccupations de la vie politique.

LA GRANDE BATAILLE DE VARSOVIE

Les Russes arrêtent les armées austro-allemandes qui subissent des pertes énormes dans leurs attaques répétées

Londres, 23. — Les correspondants de journaux de Petrograd ne peuvent télégraphier que ce qui est considéré officiellement comme important dans la bataille, mais ils n'ajoutent rien aux communiqués officiels et par conséquent il n'y a aucun moyen de démentir les avantages que prétendent remporter les Austro-Allemands.

Des nouvelles de Petrograd disent qu'à Varsovie il n'y a encore aucun signe d'anxiété. On ajoute que le centre de l'armée du général von Mackensen a dû être désorganisé de manière à envoyer à Krasnik au secours de l'armée de l'archiduc Joseph-Ferdinand une partie des meilleures troupes.

Le général Irmanoff a attaqué les Allemands près d'Ivangorod et leur a infligé d'énormes pertes.

Le correspondant du "Times" à Petrograd dit que tandis que l'avance ennemie sur Lublin a été arrêtée sur le front de Chodelpiaski, un combat plus sérieux continue sur les deux rives de la Wieprz. C'est à cet endroit que le général von Mackensen cherche à se frayer un passage vers la ligne du chemin de fer.

Des autorités militaires prétendent que la prise de cette ligne ne décidera pas entièrement du combat, car elle est parallèle au front russe et n'est pas employée à l'usage des transports. On affirme même qu'une avance au nord de Cholm jusqu'à Wlodawa, ne serait pas considérée comme une grave menace stratégique. Mais au-delà de ce point, sur la route de Brest à Litowsk, les Russes n'ont pas l'intention de permettre à l'ennemi d'avancer plus loin.

Les Russes, pour la première fois, ont l'occasion d'opérer dans une région où les facteurs stratégiques sont en leur faveur.

Tout le théâtre de la guerre du côté occidental, réside sur les forteresses de Novo Georgievsk, Varsovie et Ivangorod; au nord, sur les lignes fortifiées de la Narew; à l'est sur la Bug avec la forteresse de Brest-Litowsk; au sud, sur les marais de Wlodawa. Du centre de ce théâtre convergent et se ramifient des routes qui vont dans toutes les directions, ce qui diminue les chances des mouvements faits pour percer la ligne.

Le communiqué officiel de l'état-major général publié hier soir, dit que les forces du tsar tiennent bien leurs positions.

Le combat sur la Narew est très violent, les Allemands essayant de s'emparer du chemin de fer de Varsovie.

Sur la rive gauche de la Vistule, les Russes ont occupé le front de Blonie à Naderzyn et les défenses suburbaines d'Ivangorod, forçant les Allemands à s'arrêter.

Entre la Vistule et la Bug, la lutte est très violente, et l'ennemi se concentre dans la direction de Baljitze, Travniki, Voislavitze et Groubechoff. Quelques-uns des villages situés sur les collines ont changé de mains plusieurs fois.

Il y a eu de furieux combats de Krylow à Dobrotvore sur la Bug. Au-dessus de Sokal, la rive droite de la Bug a été débarrassée de l'ennemi.

* * *

Petrograd, 23. — Le communiqué officiel suivant publié aujourd'hui par le général Polivanoff, ministre de la guerre, déclare que les Austro-Allemands ont été tenus en échec:

"Tout le long du front de la haute Vistule et jusqu'en Bukovine, les armées austro-allemandes ont été arrêtées par nos troupes. Entre la Vistule et la Bug, une grande bataille est sur le point d'être livrée.

"Après leur défaite de Krasnik, les Allemands ont envoyé des renforts à leur aile gauche et ont tenté, les 17 et 18 juillet, de percer nos lignes près de Wilkolaz, de manière à atteindre Lublin. A cet endroit, dix attaques allemandes ont été repoussées avec des pertes énormes pour l'ennemi.

"Dans le centre, sur le front de Krasnostaw à Ibdebno, les Allemands ayant reçu de nouveaux renforts, ont fait de violentes attaques, qui ont échoué. Le combat, sur ce front, a été extrêmement violent et continue.

"On annonce que le succès le plus notable des troupes russes a eu lieu à l'extrémité de l'aile droite de l'ennemi, où les Russes ont repoussé les Allemands par une brillante contre-attaque et ont occupé toutes les positions qui se trouvaient aux mains de l'ennemi la semaine précédente.

"Sur le flanc droit de cette grande bataille, nos troupes adossées à la forteresse d'Ivangorod, tiennent par leur feu l'ennemi en respect, tandis que sur le flanc gauche, nos troupes combattent les Autrichiens qui sont employés comme troupes de couverture dans le voisinage de Sokal."

* * *

Berlin, 23. — Tout en annonçant que les forces austro-allemandes constante, le correspondant de la "National Zeitung" à Tarnow (Galicie), fait remarquer qu'elles auront des difficultés à surmonter. Il dit que les Russes manquent de munitions, mais que les bruits disant que leur moral est affecté sont faux. Tout au contraire, ils font preuve d'une bravoure et d'une endurance magnifiques, et on ne cite que quelques troupes qui, privées de leurs officiers supérieurs, se rendent délibérément.

Un combat corps à corps plus terrible que ceux qui se sont livrés jusqu'ici et où de nombreux soldats ont trouvé la mort, a eu lieu à Krasnostav, à cinquante kilomètres au sud de Lublin. Les Russes attendaient leurs adversaires et les tinrent en échec à la pointe de la baïonnette. Ils avaient réuni d'importantes troupes de réserve, aussi les Allemands et les Autrichiens eurent-ils à faire les plus grands efforts pour les vaincre.

Le manque de routes praticables en Pologne, est loin de favoriser la marche des envahisseurs. Une épaisse couche de sable, ralentit même les mouvements de l'infanterie, alors que de dix a douze chevaux sont nécessaires pour faire avancer des canons de gros calibre.

De violents combats d'arrière garde marquent la retraite lente des Russes, en Pologne méridionale. Ils reculent pied à pied, retardant ainsi, mais n'empêchant pas l'avance des Austro-Allemands.

Le correspondant ajoute que les Russes accomplissent de véritables exploits malgré leur manque de munitions.

SERVICE ANNIVERSAIRE

Mercredi prochain le 4 août aura lieu à Sainte-Agathe le service anniversaire de feu M. le curé Bourré. Tous les prêtres sont invités à y assister. Ce service a été quelque peu retardé afin de permettre l'érection d'un monument en souvenir des prêtres défunts de Sainte-Agathe. Ce monument sera béni ce jour-là.

SAINT-BONIFACE

L'honorable Joseph Bernier et Mme Bernier sont revenus mercredi d'un voyage dans la province de Québec.

* * *

Mme F. Lachance est revenue, au début de la semaine dernière, d'un voyage de quelques semaines chez ses parents à Montréal.

* * *

Jeudi matin, on a célébré à la cathédrale une messe de requiem pour le repos de l'âme des membres du clergé décédés depuis un an. Mgr Béliveau officia, assisté de M. l'abbé Prud'homme, chancelier, et de M. l'abbé Poitras, curé de Fannystelle, comme diacre, de l'abbé Brodeur, professeur au Petit Séminaire, comme diacre. M. l'abbé Bertrand était maître de cérémonie.

* * *

René Boone, âgé de 44 ans, est décédé à l'hôpital, des suites d'une blessure causée par l'explosion de son fusil.

* * *

Nos félicitations à l'honorable sénateur Larivière qui a célébré samedi dernier son soixante-treizième anniversaire de naissance. Nous lui souhaitons encore de nombreuses années de vie et de santé.

* * *

Dimanche après-midi en se baignant dans la Seine un jeune homme de 14 ans du nom de Ernie Malar, 387 avenue Nairn, s'est noyé. On retrouva le corps du défunt une vingtaine de minutes après qu'il eut disparu. On tenta vainement la respiration artificielle pour le ramener à la vie.

* * *

Dimanche, aux différents offices, Mgr Béliveau a fortement recommandé aux différents intéressés dans la lutte politique de notre comté de ne point donner de liqueurs enivrantes.

* * *

La fanfare de Saint-Boniface a donné dimanche son premier concert. Nos musiciens ont eu l'encouragement d'une belle assistance.

* * *

On a commencé l'installation dans le cimetière du monument élevé à la mémoire de Sir Dubuc. C'est un superbe obélisque.

* * *

Le R. P. Albert Durand, trappiste de Saint-Norbert, vient de partir pour la France où il rejoindra son bataillon.

* * *

LA BARBARIE ALLEMANDE

Ils se servent de balles empoisonnées

Londres, 25. — La description des moyens employés par les Allemands pour répandre à profusion les gaz asphyxiants est contenue dans un livre qui vient de paraître et qui a été écrit par le chimiste A. Roberts. Après avoir parlé des gaz utilisés par les Allemands dans les obus, et de ceux qui, contenus dans des récipients spéciaux de forme cylindrique, étaient dirigés sur l'ennemi, l'écrivain parle du procédé employé par les Allemands qui placent du phosphore dans les obus de façon que le poison pénètre dans la blessure et occasionne la jaunisse et des troubles sérieux dans les rognons et le foie. Les Allemands, dit l'écrivain, mettent actuellement du phosphore dans les cartouches de leurs petites armes à feu.

HUMOUR ALSACIEN

C'était en Alsace, quelques semaines avant la guerre, un jour d'élections municipales, et il y avait deux candidats: un Alsacien pur sang et un Allemand. Certain paysan, venant pour voter, se présenta près de l'urne à un fonctionnaire bien connu et bien détesté pour sa germanophilie. L'électeur tenait un billet dans chaque main. Sur l'un, le nom du candidat local, sur l'autre, le nom du progermain.

—Pardon, Monsieur, dit-il, le meilleur de ces deux bulletins?

—Celui-ci, dit le Boche en désignant celui de l'Allemand.

—Ah! je vous remercie, alors je le mettrai sur mon coeur.

Et, pliant le billet, il le glissa sous son vêtement.

—Quant à celui-là, continua-t-il, puisqu'il n'a aucune valeur, je le mettrai là-dedans.

Et il poussa dans l'urne le bulletin au nom de son frère d'Alsace.

PENSION DEMANDEE

Une famille désire louer, dans un centre français ayant une gare et une église, une maison confortable ayant au moins 3 chaines de terrain pour jardin. Répondre au journal aux initiales D. H.

INSTITUTEUR DEMANDE

On demande un instituteur pour l'école Jeanne d'Arc, ayant la connaissance parfaite du français et de l'anglais, et un diplôme au moins de deuxième classe. Son service devra commencer le 17 août. Salaire, $65 par mois. Un homme âgé préféré. Communiquer immédiatement avec

Adrien Balez,
Sec.-Trésorier.
Rathwell P. O., Man.

LA CONFIANCE DES RUSSES DANS LA VICTOIRE FINALE

Elle n'a pas été affaiblie par les derniers événements

Moscou, 24. — Le grand-duc Nicolas, généralissime de l'armée russe, a reçu une députation représentant la municipalité de Moscou.

Il s'est exprimé avec enthousiasme sur l'entrain des soldats russes qui, tous, a-t-il dit, ont confiance dans la victoire complète et finale.

La commission nommée pour faire une enquête sur les méthodes inhumaines par les Allemands a fait un rapport constatant qu'ils avaient employé des obus dont la pointe en fonte était remplie d'acide prussique.

COMMENT ILS MEURENT

La **République de l'Isère** cite les dernières paroles et les suprêmes pensées de deux braves soldats de ce département, dont leurs familles pleurent la mort.

L'un d'eux, le soldat Catteau, du Pont-de-Beauvoisin, cité à l'ordre du jour pour son intrépidité dans une attaque de nuit contre un poste ennemi, et mortellement blessé au cours de cette opération, succombait deux jours après, à l'hôpital d'Harbonnières (Somme). Ses dernières paroles, rapportées par le médecin qui le soignait, ont été: "Mon Dieu, pardon: Vive la France!"

L'autre, le soldat Maurice Varvat, de Clelles, aspirant officier, âgé de 20 ans, tombait en héros, le 20 avril, dans une charge à la baïonnette. Les dernières lignes qu'il ait écrites, tracées au crayon sur un vulgaire carton, désormais cher et glorieux souvenir, sont celles-ci:

"A celui qui trouvera mon corps. Je vous en supplie, faites savoir à ma maman, Mme V..., à ..., que je suis mort pour Dieu et mon pays. Ecoutez ma prière. —Maurice."